

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## ENTRETIEN SUR NAPLES.

### TROISIÈME ARTICLE.

#### IX

POMPÉI.—DESTRUCTION DE CETTE VILLE.—DÉCOUVERTE DE SES RESTES. <sup>1</sup>

A.—Vous nous avez promis le récit de votre excursion à Herculanium et à Pompéi. Une visite à ces ruines de villes fait nécessairement partie d'un voyage à Naples. Le phénomène terrible et extraordinaire qu'elles rappellent, les connaissances qu'elles donnent sur l'état matériel de la civilisation romaine, les impressions profondes qu'elles produisent, les réflexions et les émotions qu'elles offrent à l'esprit et au cœur du voyageur, tout cela fait que l'intérêt le plus fort s'attache à ces ruines fameuses.

E.—Naples et Pompéi : quel contraste ! la ville riante, pleine de vie et d'agitation, et la ville déserte, silencieuse, où l'on ne trouve que des squelettes et des ruines. Quel aspect que celui de ce cadavre de cité, à moitié déterrée ! Quand on erre au milieu de ces débris, que l'on parcourt ces rues où se pressait jadis une population bruyante, et qui maintenant ne sont foulées que par les pas de quelques rares voyageurs ; quand on a sous les yeux ces restes de

<sup>1</sup> L'auteur a déjà déclaré qu'il a fait, pour ce qui concerne la ruine de Pompéi et la description de ses restes, d'assez larges emprunts à divers récits de voyage. Ne s'attendant pas à la publication de cet entretien, il n'a pris aucune note qui lui permette d'indiquer les auteurs qu'il a mis à contribution, et de préciser ce qu'il en a extrait.

monuments, d'édifices divers, qu'on ne rencontre de toutes parts que les œuvres de la destruction et de la mort, une profonde rêverie saisit le cœur ; ce n'est d'abord qu'une vague tristesse ; mais bientôt ce sentiment fait place à une sérieuse méditation. Qui a mis cette cité au tombeau ? Le volcan qui est là au-dessus de soi, élevant sa tête fumante, semble répondre avec une fière expression de sa puissance : C'est moi. Mais on porte ses regards plus haut encore, car on entend sortir du ciel cette voix que faisait retentir le prophète des vengeances du Seigneur : " Cette terre est souillée ; par ses habitants ; la ville a été détruite ; toute maison est fermée ; nul n'y entre ; la solitude a été laissée dans la cité." (Isaïe XXIV.)

On sait par quelle étrange destinée Pompéï et Herculanium furent ensevelies sous les cendres du Vésuve, dans cette violente éruption de l'an 79 de notre ère. Cette éruption est la première connue par l'histoire. S'il en était arrivé quelques autres auparavant, le souvenir n'en subsisterait plus. La fumée qui sortait de la montagne, la face du terrain jusqu'à une certaine distance couverte de cendres et de pierres calcinées, les tremblements de terre assez fréquents aux environs, tout cela faisait conclure que ce lieu renfermait des flammes qui, autrefois plus vives et plus impétueuses, s'étaient ensuite amorties. C'est ce qu'on peut recueillir des témoignages combinés de Lucrèce, de Diodore, de Tacite et de Strabon. Chose singulière ! le plus grand naturaliste de l'antiquité, Pline, qui fut la victime de cette terrible catastrophe, parle froidement du Vésuve en plusieurs endroits de son histoire naturelle, sans faire mention d'aucune singularité qui le rendit remarquable. Seize ans avant l'éruption qui engloutit Herculanium et Pompéï, il y eut un tremblement de terre considérable qui causa de grands dommages à ces mêmes villes, et Sénèque, qui décrit ce tremblement et en recherche les causes, ne fait aucune attention au voisinage du Vésuve, dont il ne dit pas un seul mot.

Le 23 avril 79, première année du règne de Titus, à une heure après midi, parurent les préludes de l'affreuse désolation qui devait apprendre aux voisins du Vésuve à le craindre. De Misène, où étaient les deux Pline, on aperçut comme un grand nuage d'une figure singulière, et qui, semblable à un pin, s'élevait à une hauteur considérable. et formait comme un tronc d'où se séparaient plusieurs branches. Pline le naturaliste fit équiper aussitôt un vaisseau léger, et partit, aussi courageux que curieux observateur, pour aller reconnaître de près ce phénomène inusité. Bientôt un tremblement de terre se fit sentir ; il dura plusieurs jours ; il agitait aux environs tous les bourgs et les villes mêmes. Les maisons chancelaient à un tel point que Pline-le-jeune quitta Misène avec sa mère ; le

peuple les suivit. “Cependant la cendre commençait à tomber, dit cet écrivain dans sa narration ; une fumée épaisse, qui inondait la terre comme un torrent, se précipite sur nous. Bientôt nous nous trouvons dans la nuit la plus sombre. Mais voici qu’une lueur perce les ténèbres ; c’était l’incendie qui approchait : mais il s’arrête, s’éteint ; la nuit redouble, et avec la nuit, la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. La frayeur était à son comble. Pour moi, je me consolais de mourir dans cette pensée : *L’univers meurt.*”

Quant à Pline l’ancien, il s’était dirigé avec son vaisseau vers Stabies, où est située aujourd’hui Castellamare : il continuait toujours ses observations et les dictait à son secrétaire. Mais bientôt une cendre épaisse et brûlante s’abat sur sa galère ; des pierres tombent alentour ; il arrive au rivage déjà comblé de quartiers énormes de rochers. Le Vésuve s’enflammait de toutes parts dans la profondeur des ténèbres. Tout le monde s’empressait de fuir. Pour rassurer la foule, Pline demande un bain, se met ensuite à table, puis au lit. Bientôt, chose étouffante, il se laisse aller au sommeil. Il dormait profondément, lorsque la cour de la maison commença à se remplir de cendres ; toutes les issues s’obstruaient. On court à lui, on l’éveille. Il fallut sortir de la ville, et par précaution contre les pierres qui ne cessaient de tomber, on se couvre la tête d’oreillers. La nuit continuait dans toute son horreur, interrompue seulement par des éclairs d’un feu sinistre. Tandis que les autres fuient dans la campagne, Pline veut s’approcher du rivage, il s’y rend, mais trouve la mer trop grosse. Alors il fait étendre un drap et se couche. Tout-à-coup des flammes ardentes, précédées d’une odeur de soufre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Pline se lève, mais soudain, suffoqué par la fumée, il tombe mort. Pline-le-jeune termine son récit en disant qu’on ne revit la lumière que trois jours après.

G.—Au récit de Pline, on peut ajouter quelques circonstances tirées de Dion. Les nuées de cendres qui s’échappèrent du Vésuve étaient si grandes qu’elles remplirent l’air, la terre et la mer. Elles se portèrent jusqu’à Rome en assez grande quantité pour y obscurcir le jour. Elles passèrent même les mers et volèrent en Afrique, en Syrie et en Egypte.

Les villes d’Herculanum, de Pompéi, de Stabies, éprouvèrent le malheur qui était près d’arriver à la maison d’où Pline se sauva ; la première fut ensevelie sous la lave et les autres sous la cendre. Les auteurs ne nous apprennent pas si le nombre de ceux qui périrent fut considérable.

Le danger s’était annoncé par des menaces avant de devenir ex-

trême, et l'on dut songer à s'enfuir. Aussi on n'a trouvé jusqu'à présent qu'environ trois cent cinquante cadavres à Pompéi : mais les campagnes voisines n'ont point été toutes creusées. Combien de villages ont dû être enfouis avec ces villes ! Il est probable qu'on y trouverait bien des squelettes. Combien de personnes, d'ailleurs, ont pu être englouties dans le golfe de Castellamare, qu'on cherchait à traverser pour s'éloigner le plus vite possible de la terrible montagne !

Herculanum et Pompéi disparurent pour demeurer inconnues pendant dix-sept siècles. A peine la cendre s'éleva-t-elle de quelques pieds au-dessus de la dernière. Comment se fait-il que ces villes si riches, situées au centre d'une population puissante, n'aient pas été aussitôt déblayées ? Pompéi et Herculanum devaient être pourtant d'un grand intérêt : ces villes formaient, pour ainsi dire, la maison de campagne de Rome ; les citoyens les plus opulents de la capitale du monde y avaient des propriétés. Cicéron disait : *Tusculanum et Pompeianum validè me delectant.*

Les descendants de ceux qui périrent à Pompéi et à Herculanum vinrent habiter sur les cendres qui recouvraient les toits de leurs ancêtres. Une ville s'éleva sur Herculanum. C'est aujourd'hui Portici. Au-dessus de Pompéi, on planta la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers : les toits de cette ville étaient des vergers et des champs d'une fertilité extraordinaire. Un jour on bêche, on enfonce la pioche ; quelque chose résiste, c'était une ville. Pompéi était découverte. Herculanum l'avait été plus tôt. En 1711, un paysan creusant un puits trouva des morceaux de marbre jaune et antique. Le Prince d'Elbœuf fit faire des fouilles en ce même lieu ; on trouva une statue d'Hercule, puis celle de Cléopâtre. D'autres découvertes précieuses suivirent. Mais en 1738, Dom Charlos, étant devenu roi de Naples, fit creuser à une plus grande profondeur. Les fouilles donnèrent juste au milieu d'un théâtre, et bientôt on reconnut l'existence d'Herculanum. Cette ville, enfouie à plus de soixante pieds sous une lave très-dure, n'est encore aujourd'hui qu'un noir souterrain, sorte de ruine déserte, où, à la lueur de pâles flambeaux, on vient admirer quelques parties d'une splendide *villa* et le théâtre le plus intact que nous ayons de l'antiquité. Mais à Pompéi, c'est toute autre chose. A peine quelques pieds de cendres, comme on l'a déjà dit, recouvraient cette ville. Aussi les fouilles, commencées en 1755, ont-elles pu se poursuivre facilement. Les deux tiers de la ville sont maintenant découverts. Pompéi, réveillée enfin de son sommeil de dix-sept siècles, étale encore aujourd'hui, sous le soleil de Naples, ses somptueux édifices. Cette ville est à environ cinq lieues de Naples, à quelque distance de *Torre Della*

*Nuntiata*, très peu éloignée de la mer, qui autrefois la baignait, à ce qu'on prétend. Elle est située sur un terrain élevé. Nous entrons : nous voici dans une belle rue, alignée, avec des trottoirs qui règnent le long des maisons. Où sont donc allés tous les habitans ? On ne voit personne sur cette place, toutes les maisons sont ouvertes.

Ah ! Pompéï, c'est une cité morte, mais toutefois en grande partie conservée. La voici donc cette antiquité, non plus dans les livres, dans les tableaux, dans l'imagination, la voici en réalité, on la voit, on la touche. Pourquoi n'a-t-il pas été possible de laisser à leur place, au lieu de les reléguer dans un musée, tous les objets trouvés à Pompéï ? Ils auraient rendu cette fidèle image d'une cité romaine plus fidèle encore.

Quel intérêt on éprouve à promener ses pas le long de ces rues désertes ! Ce que je vois là n'a pas subi le moindre changement depuis dix-sept siècles. Le temps, qui détruit tout sur la terre, n'a rien changé là. Les ornières tracées par les roues des voitures sont encore empreintes sur le pavé.

## X

## DESCRIPTION DE POMPÉI.

C.—Au voyageur qui vient visiter les restes de la ville, s'offre d'abord la voie des tombeaux. C'est une véritable rue garnie de trottoirs, et bordée de chaque côté par de hauts mausolées occupés par des familles entières. Les morts, chez les Romains, n'étaient point relégués loin des yeux des vivants ; ils habitaient les lieux les plus fréquentés, le long des chemins publics. Rien n'est imposant et triste tout à la fois comme ces ruines de tombeaux, qu'on voit sur ces fameuses voies romaines, la voie Appienne par exemple. A l'aspect de ces tombes fastueuses, toutes chargées d'inscriptions, d'élégants bas-reliefs et d'emblèmes de la vie, on aime à retrouver cette religion des tombeaux à laquelle l'antiquité, il faut bien lui rendre ce témoignage, demeura toujours fidèle.

Lorsqu'on est dans l'enceinte de la ville, on parcourt avec avidité les rues et les places : on se détourne à chaque instant pour visiter soit quelques maisons particulières, soit des édifices publics. Il y a une chose qui frappe tout d'abord : c'est la petitesse des maisons et des temples. Les maisons sont gaies, gracieuses, élégantes, mais

il règne partout une sorte de monotonie qui fatigue bientôt la vue, amie de la variété. L'architecture payenne, brillante, sensuelle, mais étroite en ses idées, avait adopté partout les mêmes éléments, les mêmes formes. Toutes les maisons ont une cour intérieure, *l'atrium* : cette cour est ornée d'un péristyle à colonnes ; les chambres donnent sur ce péristyle. Au fond de *l'atrium* était aussi une grande pièce qu'on pourrait appeler le salon, puis vient le gynécée, ou partie de l'habitation réservée aux femmes. On est extrêmement frappé de l'exigüité de la plupart des chambres ; elles ne communiquent point entre elles, le plus grand nombre sont sans croisées et ne reçoivent le jour que par la porte. Quelques-unes pourtant avaient des fenêtres avec d'assez belles glaces, dont les barreaux étaient joints avec des listels de bronze de meilleur goût que nos traverses de bois.

La structure des maisons de Pompéi nous apprend, bien mieux que tous les récits de l'histoire, combien la vie des anciens Romains était extérieure et publique. Ils ne connaissaient guère les charmes du foyer ou notre coin-du-feu. Recevant dans *l'atrium* du logis, sorte de forum intérieur, leurs hôtes, clients, leurs amis, ils vivaient avec eux au grand air. A l'exception de la nuit et de leur principal repas qu'ils faisaient vers le soir, ils passaient la journée sous les portiques ou dans l'enceinte du forum.

Les maisons de Pompéi sont à l'intérieur toutes couvertes de peintures. On a détaché les plus belles de ces fresques et on les a transportées au musée Bourbon, à Naples, avec tant d'autres objets curieux ou précieux, qui rendent ce musée si intéressant. Plusieurs chambres sont pavées de magnifiques mosaïques enlevées des maisons de Pompéi. Là, on trouve une collection d'objets antiques au nombre de plus de seize mille. Ce sont des ruines sépulcrales, des vases, des ustensiles de tout genre, quelques-uns en terre, de même forme que les nôtres, des médailles d'or et d'argent, quelques instruments de musique, des candélabres élégants, des bracelets de femme d'une richesse et d'un travail remarquables. On voit aussi des armes, des cuirasses, tous les ustensiles de l'établissement d'un foulon, des instruments de chirurgie, des vases à remèdes qui en contiennent, ayant encore de l'odeur.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse dans les divers cabinets dont se compose le musée. Tous les ustensiles et les objets d'art sont ingénieusement inventés ou élégamment travaillés, et souvent formés de matières précieuses.

Cette collection d'instruments de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion et d'objets d'art, offerts

ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre dans sa forme, mais, comme on le sent, du plus piquant intérêt.

F.—Retournons à Pompéï. On indique les maisons dans lesquelles les divers objets dont il a été parlé ont été trouvés. Voici la demeure d'un apothicaire, celle d'un boulanger : on trouve sur des tablettes la trace que certains objets y avaient laissée.

Les édifices publics, tels que les temples et les théâtres, sont ce qu'il y a de mieux conservé. Il y a deux théâtres, l'un réservé aux représentations comiques ; il peut contenir 1,500 spectateurs ; dans le théâtre tragique, il y a place pour quatre à cinq mille personnes. L'amphithéâtre est demi-circulaire ; c'est, du reste, une disposition semblable à celle que je vous ai décrite en vous parlant du Colysée dans notre entretien sur Rome. Dans toutes les villes romaines, les théâtres étaient les plus grands édifices : c'était là que se satisfaisait la plus grande passion de ce peuple : il fallait un large espace pour les gladiateurs ; le sang ne pouvait pas inonder une trop vaste étendue de terre.

Les antiquaires admirent beaucoup à Pompéï un petit temple d'Isis. Ce temple avait été en partie renversé par le tremblement de terre de 63 ; on l'avait restauré, mais il y encore des parties inachevées. Le parvis offre trois autels. On voit la place où l'on égorgeait la victime, le canal par lequel le sang coulait, une petite chambre à l'usage du sacrificateur, une ouverture sous la statue d'Isis par laquelle les prêtres entraient pour faire parler la déesse. Ce temple était ouvert ; on y avait trouvé des ossements ; étaient-ce ceux des prêtres qui y offraient quelque sacrifice pour détourner la colère du ciel ? Sur le forum est une majestueuse basilique. C'est bien là la forme des premières églises chrétiennes que j'avais remarquées à Rome ; de même les maisons particulières se trouvent imitées, mais sur une échelle incomparablement plus grande, dans les palais et les cloîtres d'Italie.

A une extrémité de Pompéï est le quartier des soldats ; c'est un carré long de bâtiments qui renferment une foule de chambres isolées et dont la façade s'appuie sur le portique qui règne autour. Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge ; elles font un assez joli effet. C'est là qu'on a trouvé des squelettes entourés de chaînes.

En revenant à l'autre extrémité de la ville, on trouve la maison d'Arrius Diomède. C'est la plus grande et la plus intéressante de toutes. Elle était à deux étages ; à côté était un jardin avec un vivier. C'est là qu'ont été trouvés les objets les plus précieux, et c'est là aussi qu'apparut le plus triste spectacle. Dans une espèce de souterrain ou de cave attenant à la maison, on a trouvé vingt-

sept cadavres : on indique leurs places, on voit sur un monceau de cendres l'emprunte d'une partie du corps d'une jeune femme, peut-être la femme de Diomède. C'est donc là que toute une malheureuse famille chercha un refuge ; c'est là que retentirent les cris de l'épouvante et les soupirs de l'agonie ; c'est là que la terreur, la faim, le désespoir immolèrent leurs victimes. Là se passait la scène la plus terrible de l'épouvantable catastrophe. Et quand je me livrais à ces tristes pensées, quand je contemplais en silence ce théâtre de destruction, les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, la nature était riante, le ciel pur, l'air serein, et même le Vésuve, auteur de ce désastre, laissait à peine apercevoir la fumée qui s'élevait de son sommet, et à ses pieds une terre verdoyante et fertile annonçait l'abondance et la vie.

A quelque distance de la maison de Diomède, je montai sur les murs qui sont à peu près découverts dans leur enceinte de trois milles. J'admirai leur forte construction ; ils ont quatorze pieds de largeur ; la hauteur est d'environ trente pieds. Il y a dans ces murs quelque chose des constructions pélasgiques ou cyclopéennes, ce qui fait présumer qu'ils remontent, en partie du moins, aux premières colonies grecques qui vinrent s'établir dans la Campanie.

A.— Ces détails sont pleins d'intérêt ; ils me font comprendre quelle piquante curiosité anime le voyageur qui se retrouve ainsi tout-à-coup reporté à l'antiquité. Je suis persuadé qu'on s'arrête devant les moindres choses, qu'on voudrait tout voir, tout examiner dans les plus petits détails. Aussi j'aimerais à vous faire beaucoup de questions sur mille choses dont vous ne dites qu'un mot ; mais je ne veux pas abuser de votre condescendance, et je me bornerai à vous demander quelle impression générale vous laissa Pompéï après que vous l'eûtes visité ?

## XI

### IMPRESSION PRODUITE PAR POMPÉÏ—RÉFLEXION SUR L'ANTIQUITÉ.

G.— Vous prévenez, Monsieur, ce que j'allais vous exprimer.

J'avais visité avec une vive curiosité les maisons de Pompéï, son forum, sa basilique, ses huit temples, ses thermes élégants, ses deux théâtres et son amphithéâtre. Mais, se borner à une visite, à un examen, même détaillé, de tout ce qu'il y a de matériel dans une ville, est-ce la voir ? Voir, c'est comprendre le rapport des sites, des

monuments avec l'histoire d'un peuple, ses institutions, son caractère. Mais que voir à Pompéï, outre ses monuments ? Il n'y a plus d'habitants ; c'est une ville morte. Oui, mais ces monuments rendent l'antiquité présente : elle se dresse là devant nous. Se levant de son tombeau de deux mille ans, elle nous dit : " Me voici, jugez-moi." Eh bien ! assis sur ses murs, d'où j'apercevais la plupart de ses édifices, j'ai examiné ce que ces monuments m'apprenaient de son état matériel, civil, moral et religieux.

Et d'abord, il y avait abondance de richesses, de jouissances matérielles pour les habitants de cette ville, pour les propriétaires de ces maisons. Malgré leur petitesse, qui, comme on l'a dit, s'explique par l'habitude qu'avaient les Romains de vivre au dehors, ces édifices annoncent le luxe le plus somptueux ; tout était de matière précieuse ; l'art avait travaillé, avec une admirable dextérité, à charmer les sens par la beauté, le fini des formes ; mais les Romains jouissaient de la dépouille du monde. Et pour servir leurs plaisirs, pour travailler à rendre la vie molle et heureuse, ils avaient des millions d'esclaves. On est étonné de ne trouver dans Pompéï que des maisons indiquant l'aisance, à peu d'exceptions près. Où sont donc les pauvres ? Les pauvres, ils n'avaient pas droit de domicile dans ces cités somptueuses. D'ailleurs, on ne les employait point ; tous les travaux se faisaient par des esclaves. Quant à ceux-ci, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux, choisis et instruits, ils étaient renfermés dans des caves profondes, humides, privées d'air et de jour. Et dans les campagnes, on trouve des cavités plus obscures, plus profondes encore. Là, on tenait enchaînés pendant la nuit ces infortunés, qui, de plus, comme le dit Sénèque, étaient marqués au front d'un fer chaud : *vincti pedes, impeditæ manus, inscripti vultus*. On voit encore à Pompéï, à la porte des maisons, la borne à laquelle un esclave était attaché par le pied : là l'homme remplissait le rôle du dogue de basse-cour. Dans l'antiquité donc, les richesses, toutes les jouissances matérielles étaient pour le quart de la population, l'esclavage et ses horreurs pour le reste.

Voulez-vous connaître maintenant le code criminel romain ? Voyez cette majestueuse basilique ou palais de justice, et à quelques pas de là, les prisons, c'est-à-dire d'affreux souterrains où ne paraissait jamais un rayon du jour. Là étaient non-seulement les condamnés, mais aussi les accusés, c'est-à-dire les victimes de cette plaie de la société romaine, les délateurs. Quand arrivait l'heure du jugement, les accusés étaient transférés en des souterrains pratiqués au dessous des sièges mêmes de leurs juges. On aperçoit encore, dans la basilique de Pompéï, les petites fenêtres et les barreaux

étroits à travers lesquels la voix des juges interrogeait les accusés dans ce noir cachot.

Il y a des temples à Pompéï. Et ce que la religion n'y enseignait pas la justice et l'humanité? Non, aucune doctrine morale n'était prêchée dans les temples payens. On y venait faire des sacrifices pour apaiser la colère des dieux qui inspirait une crainte continue, principe de toutes sortes de honteuses superstitions; mais on n'y entraient pas pour exprimer à la divinité la confiance et l'amour, qui sont les sentiments religieux par excellence. Là ne se trouvait pas l'édification, mais trop souvent le scandale. Les temples de Pompéï sont de jolis édifices, mais fort petits. Brillants de grâce et d'élégance au dehors, ils sont étroits et sombres à l'intérieur, accessibles aux seuls pontifes, fermés à la foule du peuple, tristement relégué sous les portiques; ils n'étaient point, comme les églises chrétiennes, *le tabernacle de Dieu avec les hommes*. La multitude n'y priait point, ne recevait pas d'instruction. Loin de ses regards se célébraient des mystères vains et criminels, quelquefois infâmes. Du temple sortait la superstition pour tromper le peuple, mais rien ne l'y attirait. Ce n'était pas le lieu de son rassemblement; aussi, à peu d'exceptions, tous les temples anciens sont petits. Quels sont donc les édifices antiques qui, par leur grandeur et leur construction, ont bravé les temps et excitent aujourd'hui l'intérêt? Ce sont les thermes et les amphithéâtres, c'est-à-dire, les lieux de plaisirs.

J'ai vu, à Pompéï, des théâtres, des tribunaux, des prisons, des temples, des écoles, mais dans cette cité si belle et si splendide, j'ai cherché en vain ce monument de la charité qu'on aime à découvrir dans les plus petites villes modernes, un hospice pour les infirmités humaines. Cela ne m'a pas étonné; il n'y avait pas de charité chez les payens; le mot n'existait pas plus que la chose. Il n'y avait que deux classes d'hommes, les maîtres et les esclaves. La misère, devenue servitude, était attachée à la richesse; elle était dévouée, corps et âme, sueur et sang, aux besoins, aux plaisirs, aux caprices même des riches. Vieux ou infirmes, on envoyait les esclaves mourir de misère dans une campagne éloignée. Non, à Pompéï, c'est-à-dire dans l'ancienne société romaine, point de charité, point de commisération pour les autres; une justice barbare, une religion ténébreuse et la passion du plaisir sous toutes ses formes: voilà ce que me disaient ces monuments que j'avais sous les yeux; la puissance égoïste, la jouissance sensuelle: voilà quelle était la vie de cette cité. Sous ce ciel ardent, à la vue de cette nature où tout charmait les sens, au milieu des richesses de tout genre dont surabondaient les maîtres du monde retirés en cette ville de plaisance; dans cette existence oisive à laquelle invitait le climat et que le

soin de la fortune ne troublait point, avec les principes d'épicurisme dont déjà depuis longtemps était imbue la haute société romaine, quelles devaient être les mœurs des habitants de Pompéi ? Ah ! je n'ai pas besoin de ces auteurs qui nous ont décrit les infamies de la société antique. Ces peintures licencieuses qu'on retrouve partout, certaines inscriptions, des monuments du vice, sont là, déposant contre la cité coupable. A cet aspect, la pitié n'animait plus mon âme ; je levai la tête ; le Vésuve me parut se montrer avec une imposante majesté au-dessus de la ville détruite. Je n'étais plus tenté d'accuser sa rigueur ; le terrible volcan était justifié.

D.—Cette pensée que vous nous avez communiquée me frappa ; elle me fit quitter Pompéi avec je ne sais quel serrement de cœur ; il m'avait semblé entendre un écho de ce cri d'anathème qui avait frappé mon oreille, lorsqu'au milieu des ruines de Rome, j'avais cru voir accourir les barbares se ruant sur la cité superbe qui avait mis le monde aux fers, et criant avec Alaric : " Une puissance divine nous porte à détruire Rome." Ces idées m'occupèrent longtemps, et m'attristèrent ; mais bientôt les douces et riantes émotions reprirent sur moi leur empire en revoyant, au milieu de la plus belle campagne, la ville superbe assise au fond de cette baie. En passant, pour ainsi dire, de l'antiquité aux temps modernes, je saluai ceux-ci d'un cri de félicitations et je remerciai la Providence de ne m'avoir point fait vivre dans cet âge dont je venais de voir le tombeau.

J'étais sorti des ténèbres de la société payenne ; mon œil se délectait à la lumière de la civilisation évangélique ; qui, malgré les ombres que projette toujours l'humanité, répandait sur Naples un vif et doux éclat. Je me disais : s'il arrivait que le Vésuve, dans une de ses éruptions terribles, engloutit la belle cité toute entière, et qu'après dix-sept siècles elle revit le jour, quel spectacle offrirait ses ruines aux yeux du voyageur ? Alors, sans doute, la civilisation, par des développements nouveaux, aurait versé sur le monde en flots plus abondants les merveilles trésors dont le christianisme, son principe, est la source inépuisable. Mais le voyageur n'en bénirait pas moins, à la vue de tant de monuments pieux, charitables, l'esprit qui lui révélerait ici sa force et son influence. Au lieu de ces temples payens dont nous parlions tout-à-l'heure, il découvrirait les magnifiques restes de trois cents églises, ouvertes chaque jour à tous les hommes, qui trouvent là un refuge dans le malheur, le calme dans le trouble, et l'enseignement qui relève leur dignité morale. En parcourant les places de la grande cité, il rencontreraient non des simulacres impurs, mais des images

pieuses, celle de la Madone, des Saints, protecteurs signalés de la ville, toutes choses qui disent la force, l'espérance, la grandeur morale que le peuple doit puiser dans ses communications avec le ciel. Il n'y verrait pas ces cadavres souterrains, demeures des esclaves, la pierre et les chaînes qui les tenaient dans une désespérante et affreuse humiliation ; mais dans des cloîtres immenses, ils trouveraient des esclaves volontaires qui se dévouent à toutes les misères de l'humanité et qui s'occupent à rendre le peuple de plus en plus libre en le détachant des chaînes de l'ignorance et du vice. Le voyageur, poursuivant sa course, n'aurait point à visiter d'affreuses prisons, indignes de servir de demeures à des hommes, même coupables. Celles qui frapperaient ses yeux, spacieuses et aérées, auraient été l'ouvrage d'une justice compatissante, qui aurait aussi laissé un large passage à la commisération pour venir consoler le pauvre prisonnier. Enfin, non loin d'une des portes de la ville, l'étranger admirerait les débris du plus vaste et de l'un des plus beaux édifices de Naples : c'est celui qui est connu sous le nom touchant de *Albergo del Poveri*, Auberge des Pauvres ; immense hospice, riche palais qu'habite la misère ; espèce de ville peuplée d'infortunés de toutes sortes, confiée aux soins maternels de la Religion, ou 5,000 enfants apprennent tous les arts et tous les métiers. Après avoir parcouru les vastes salles de cet asile, ses cours, son jardin, son magnifique temple, l'étranger chercherait quelle est la destination de ce somptueux édifice. Il l'apprendrait en retrouvant, parmi ses débris, cette inscription touchante qu'on lit aujourd'hui, sur la porte principale de cet admirable établissement :

Lac pueris. dotem nuptis, velumque pudius  
Datque medelam œgris hæc opulenta domus.

Tel serait le spectacle qu'offrirait aux yeux du voyageur une Pompéi chrétienne. Mais non, Naples, la belle cité, la reine de ces bords, ne peut périr. Si le vice s'y montre comme ailleurs, ses admirables institutions de bienfaisance, la foi du peuple envers ses célestes protecteurs, les voix de supplication qui s'élèvent de tant de maisons religieuses peuvent faire espérer que Naples sera préservée, à l'avenir, comme elle l'a toujours été par le passé, de tout désastre quelconque de la part du Vésuve. Aussi la montagne, comme il l'appelle, est-elle plus aimée que redoutée du gai Napolitain ; elle fait son orgueil et sa gloire : il laisse, sans s'émouvoir, le Vésuve lancer ses feux et sa fumée, et lui,

paisible et joyeux sous son brillant soleil, au bord d'une mer d'azur, il jouit sans crainte des fortunés dons de la terre et des cieux. <sup>1</sup>

A.—Je doute que la plupart des voyageurs qui visitent Rome et Naples en reviennent avec les mêmes idées que vous sur l'antiquité dont ils ont vu les restes dans les monuments qu'elle a laissés. J'ai lu un certain nombre de récits, d'impressions de touristes, et j'y trouvais une expression d'admiration bien accentuée en faveur de la société ancienne. D'après eux, rien, dans les âges modernes, qui soit comparable aux monuments, aux héros, aux vertus sociales, à la civilisation de la Grèce et de Rome.

D.—Déplorable effet de l'éducation classique qui a égaré tant d'esprits dans l'appréciation des hommes et des choses du monde payen !

D'admirables monuments ont été construits sans doute à Athènes, et dans la ville qui disposait de toutes les richesses du monde ; les matériaux les plus précieux ont pu y être employés. Mais en général, pour la grandeur des proportions, la beauté de la forme, et cet idéal que toute œuvre d'art doit chercher à exprimer, peuvent-ils être mis en parallèle avec la basilique vaticane et tant de magnifiques églises chrétiennes ? Le moyen âge a montré un génie architectural incomparablement plus élevé que celui qui apparaît dans les constructions de l'antiquité. Il en devait être ainsi. Là où la foi domine, l'intelligence s'élève, parce qu'elle a ce qui est surnaturel, céleste, divin, pour objet. Quand elle crée, qu'elle produit une œuvre d'art, il lui faut des formes en rapport avec ses aspirations, et qui symbolisent ses idées. Elle ne produit pas, sur une ligne horizontale, une longue suite de colonnes qui, malgré leur régularité et leur élégance, offrent quelque chose de monotone à l'œil, et bornent sa vue à un horizon abaissé et rétréci. Elle n'étend pas la pierre sur la terre, elle l'élève vers le ciel. Tout dans la cathédrale chrétienne, les tours, les ogives, les pyramides, les clochers, les dômes, tout semble faire effort pour monter vers le séjour, objet des pensées et des espérances de ceux qui viennent y prier. En même temps, une admirable décoration intérieure exprime, par des symboles profonds et ingénieux, les mystères que la foi rappelle, et les divers enseignements qu'elle donne. Dans le temple catholique, l'édifice charme l'œil par sa beauté, et il parle à l'intelligence et au cœur. Châteaubriand dit que l'architecte bâtit les idées du poète. Cela est vrai des monuments chrétiens,

<sup>1</sup> Cette comparaison entre les ruines de Pompéi et les ruines supposées de Naples a été en grande partie empruntée à un ouvrage intitulé : *La Vierge et les Saints en Italie*.

tous expression de cette poésie sublime qu'inspirent la grandeur des dogmes de la foi, et leur harmonie avec le cœur de l'homme. Nul édifice antique ne saurait saisir l'âme d'admiration, la pénétrer d'émotions vives et profondes comme les cathédrales du moyen âge. Elles sont le chef-d'œuvre de l'art. Toutefois, le Colysée produit des impressions qui ont un charme et une force auxquels on ne saurait se soustraire, et dont le souvenir ne peut s'effacer. Aussi, il est le plus grandiose des monuments antiques. Mais ce qui lui donne cet attrait magnétique qui fait qu'on en détache avec peine ses regards, c'est d'abord qu'il est en grande partie dans cet état de ruines qui porte à la rêverie ou plutôt à la réflexion ; mais c'est surtout qu'il rappelle les souvenirs religieux les plus propres à frapper l'âme, sa construction opérée par la main des Juifs déicides devenus esclaves, et les admirables triomphes des martyrs dont le sang a tant de fois inondé son arène. Conservé dans son entier et sans cette consécration religieuse qu'il a reçue, il exciterait sans doute l'admiration par sa masse et ses belles proportions, mais il ne rappellerait que les spectacles ignobles et trop souvent cruels pour lesquels il a été construit. Que dirait-il au cœur ? quel langage poétique parlerait cet amas de pierres ?

Au reste, si l'antiquité avait des monuments d'architecture supérieurs à ceux des âges qui se sont écoulés depuis elle, ce ne serait qu'un avantage de l'ordre matériel qui ne serait pas l'expression de l'excellence générale de la société païenne sur la société chrétienne. Mais trouver dans les temps antiques des héros d'une plus grande valeur morale que ceux que présentent les nations qui ont vécu à la lumière évangélique, c'est ignorer les merveilles de courage, de patriotisme, de dévouement, de grandeur d'âme que l'on admire dans les annales des peuples chrétiens ; c'est étrangement méconnaître l'influence si efficace de la foi sur le cœur de l'homme et la vie de la société. Dans cette fausse appréciation se retrouve bien marqué l'effet de l'admiration inspirée par l'éducation classique pour les grands hommes de l'antiquité. Le *Selectæ profanis scriptoribus historix* rappelait quelques belles sentences morales, quelques actes des vertus des anciens. Tout ce que Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque avaient pu dire de bien se trouvait consigné dans ce livre. On y citait divers traits vraiment dignes d'être loués d'un certain nombre d'hommes célèbres de la Grèce et de Rome, mais on ne faisait rien connaître des maximes immorales qui se trouvent dans les écrits des plus grands philosophes de l'antiquité ; on n'apprenait rien des vices de ces écrivains prêchant de vertus, ni des actes d'égoïsme, d'injustice, de cruauté même de nombre de ces héros anciens dont la mémoire était sans cesse rappelée avec

éloge à la jeunesse. Sans doute, il y a eu des actes éclatants de vertu chez les païens. Dieu n'a pas permis que l'idolâtrie ait fait perdre entièrement le sens moral. Les enseignements intérieurs ou extérieurs qui forment la conscience de l'homme ont toujours fait entendre leurs voix : on a dû agir de temps à autre d'après leur prescription. Il y a partout des natures nobles et généreuses qui s'expriment par des actions auxquelles l'admiration est due. Mais ces traits de grandeur morale sont rares chez les anciens. Souvent, dans le même homme, on les trouve mêlés aux tristes effets d'ignominieuses passions.

Le *divin* Socrate, le savant philosophe Cicéron, le grand moraliste Sénèque, quels ont été leur caractère et leurs mœurs ? Pour qui-conque a appris leur histoire ailleurs que dans les livres classiques, l'infamie est attachée à leur nom. D'ailleurs, des motifs de vaine gloire, d'ambition, de politique, ont été le principe de la plupart des faits que l'on trouve vantés par les panégyristes de l'antiquité. Comment s'extasier devant la clémence de César épargnant Ligarius, ou la magnanimité d'Auguste pardonnant à Cinna, après les atroces cruautés du premier dans les Gaules, et les affreuses proscriptions du second ? Avec quel jugement moral erroné n'a-t-on pas apprécié nombre d'actes présentés comme vertueux et que l'on doit regarder comme coupables ! Mucius Scévola voulant assassiner Porsenna, Manlius tuant son fils, Brutus égorgeant son père, ou du moins son bienfaiteur, Caton d'Utique se donnant la mort pour ne pas devoir la vie à César, et beaucoup d'autres faits de ce genre, sont-ce là des traits qui doivent appeler l'admiration ? Ils révoltent ce sens moral que Dieu a mis dans nos cœurs, et que ces hommes, aveuglés par l'orgueil ou un patriotisme sauvage, avaient étouffé.

Et d'ailleurs, ces actes de vertu que l'on cite avec tant d'éloges sont exceptionnels chez les païens. On les a remarqués, précisément parce qu'ils n'étaient pas communs. Les annales des peuples formés par la morale de l'Évangile en offrent des milliers de semblables, ou d'un ordre plus élevé. On ne les relève point, parce que ces faits sont ordinaires ; ils ne sont que l'accomplissement des devoirs que prescrit la conscience. Qui regarderait comme un trait d'héroïsme dans un général chrétien l'acte qui a tant fait vanter la continence de Scipion ?

Le patriotisme des anciens a sans doute inspiré de nobles faits de dévouement ; mais ce sentiment poussé à l'excès a été le principe des plus odieuses injustices, des plus affreuses cruautés. Il a étouffé souvent la voix légitime des affections naturelles ; il a sacrifié à ses exigences tyraniques l'individu et la famille. La patrie, c'était une idole à laquelle tout devait être immolé. Les droits les plus

sacrés de l'humanité devaient céder aux intérêts de son ambition.

On parle sans cesse des grandeurs et des vertus de la Grèce et de Rome. Mais rien de plus dépravé, rien de plus opposé au véritable amour de la société, que l'état de ces peuples objets d'une louange si démesurément exagérée. Athènes cache sous les dehors les plus brillants, une hideuse immoralité; elle ne peut souffrir aucun mérite supérieur; elle frappe de l'ostracisme les citoyens qui l'ont le mieux servie; la plupart de ses grands hommes montrent une âme vénale. Elle-même se laisse dominer, comme ils le veulent, par Pisistrate et Périclès, et plus tard, l'or de Philippe y est tout puissant. A Sparte, l'abominable législation de Lycurgue forme un peuple grossier et brutal qui ne connaît d'autre vertu qu'un patriotisme cruel et perfide. Nulle nation n'a plus ressemblé à nos tribus sauvages. Le Spartiate n'est qu'un Iroquois.

Rome fut d'abord frugale, parce qu'elle était pauvre; courageuse, parce que ses institutions lui mettaient le fer à la main et que, sortie d'une caverne de brigands, elle avait pour instinct de tout enlever de force. Ses conquêtes ne sont que des rapines. Où est chez elle la vertu, je ne dis pas de l'ordre moral proprement dit, mais de l'ordre civil et social? A peine formée en république, les factions la déchirent: il y a dans son sein un combat continuel entre les patriciens et les plébéiens, les riches et les pauvres. Les décemvirs la foulent aux pieds; pour se soustraire à leur joug, il faut qu'un père tue sa fille. Les dissensions continuent d'agiter la ville même dans ses plus beaux jours et montrent combien peu il y avait en elle de véritable dévouement aux intérêts de la patrie. Il y avait union et valeur pour attaquer et spolier les peuples voisins, puis lutte intestine pour le partage des dépouilles. Rome conserve l'esprit de son fondateur. C'est un brigand ambitieux toujours prêt à immoler son frère. Après les guerres puniques commencent ces longues et terribles guerres civiles, pendant lesquelles le sentiment qui domine chez ce peuple, c'est une haine des citoyens les uns contre les autres, qui ne peut s'assouvir que par des flots de sang; et en même temps Rome prend un caractère si vénal, que Jugurtha se propose de l'acheter. Puis vient l'Empire, et le peuple romain s'accroupit devant ces monstres qui s'appellent Tibère, Caligula, Néron; il baise leurs mains, les appelle des dieux: il reste dans cette attitude trois siècles entiers, n'étant lui-même, comme on l'a dit de l'un de ceux qui le foulaient aux pieds, qu'un amas de boue pétrie de sang.

Voilà ce qu'a été l'honneur et la vertu civique chez les anciens. Et maintenant, que l'on songe à cette inconcevable dégradation

intellectuelle qui a fait rendre par ces peuples l'hommage de l'adoration à des êtres fabuleux ou historiques qui personnifiaient tous les vices, à de vils et hideux animaux, aux objets les plus immondes ; que l'on considère ces mœurs infâmes, ces scandales qui, suivant le mot de Juvénal, faisaient rougir le soleil ; cet amour exclusif de soi, cet orgueil démesuré qui animent la plupart de ces prétendus héros qui ont si déplorablement usurpé la gloire ; cet horrible mépris de l'homme, qui retenait dans l'esclavage plus des trois quarts du genre humain ; cette avidité du sang, qui semble être la passion dominante de l'antiquité, cherchant à se satisfaire par le massacre de la population entière des villes conquises, par l'égorgement des prisonniers de guerre, par ces combats des gladiateurs où jusqu'à vingt mille hommes s'entre-tuaient pour le seul plaisir du peuple romain ; que l'on se rappelle toutes ces horreurs, alors l'antiquité nous apparaîtra portant sur son front cette expression de sa triste perversité—Egoïsme, cruauté, corruption. L'esprit le cœur, le corps, tout était flétri chez elle. Il ne pouvait en être autrement. Un mot donne la raison de sa dégradation morale. Elle était sous l'empire de l'esprit du mal. Le démon était son prince. C'est le Christ lui-même qui l'a dit : *Princeps hujus sæculi*. Ce maître affreux se faisait adorer dans les simulacres des faux dieux : *omnes dii gentium dæmonia*. (Ps. 95.) Il animait de son esprit les hommes de ces tristes âges : il les remplissait de son orgueil, de sa haine, de sa cruauté. Il accomplissait en eux son œuvre, qui est de pervertir l'homme pour le rendre semblable à lui. L'antiquité, prise en général, c'est la cité du mal, qu'a si savamment et si éloquemment décrite le plus profond des pères de l'Eglise, le grand saint Augustin... Eh bien ! maintenant, comment concevoir que, malgré le caractère satanique que présente de toutes parts le monde payen, malgré l'infection qui s'en exhale, malgré le spectacle des infamies et des cruautés qui s'étale partout dans son histoire, on puisse faire entendre l'accent de l'admiration en sa faveur et oser lui donner une préférence sacrilège, sous le rapport social, sur les nations qui ont vécu sous le soleil de la foi dont la féconde influence est le principe de la véritable civilisation ? Emettre une opinion semblable, c'est affirmer en soi une honteuse ignorance ou une déplorable aberration du sens moral.

Sans doute, les âges chrétiens offrent trop souvent des désordres et des crimes. La conscience, tout éclairée et dirigée vers le bien qu'elle soit, ne comprime pas toujours les passions, tristes effets de la faute originelle. Mais dans ces siècles où le christianisme a le plus fait sentir son empire, la société n'offrait pas, il s'en faut de beaucoup, les horreurs de l'antiquité. La voix du devoir se faisant

entendre sans cesse, empêchait la violence et le vice de prévaloir : elle forçait ceux qui s'en rendaient coupables d'en rougir et de s'en repentir. La violation des lois de l'humanité et de la morale trouvait dans le frein religieux une répression qui en arrêtaient les excès. En même temps, les plus hautes vertus brillaient partout du plus vif éclat. La grandeur d'âme, le dévouement, l'honneur, le patriotisme et surtout l'amour pour l'humanité ont apparu dans une foule de héros, non comme inspirant chez eux quelque acte exceptionnel, en désaccord avec l'ensemble de leur vie, mais comme formant en eux un caractère d'une noblesse et d'une beauté qui rendrait injurieux à leur mémoire tout rapprochement que l'on tenterait de faire entre eux et les hommes de l'antiquité au nom desquels s'est plus ou moins justement attachée une renommée de vertu et de force morale.

Il faut le reconnaître : l'héroïsme des âges de la foi a été trop méconnu. Jamais pourtant l'homme ne s'est élevé si haut que dans ces temps où il était soumis à toute son intelligence et dans tout son cœur, à l'action de la religion qui enseigne toutes les vérités et forme à toutes les vertus. Le culte qui fait les saints doit produire excellemment les hommes aux nobles cœurs et aux grands caractères. Ce n'est pas dans un état social où dominaient toutes les erreurs et tous les vices que les modèles des vertus du citoyen doivent être cherchés.

Il est inconcevable que lorsqu'on visite ces contrées qui ont été successivement le théâtre où le paganisme et le christianisme ont développé leur influence sociale, on s'attache de préférence aux souvenirs laissés par la société antique, où l'humanité est descendue si bas, et dans les débris de laquelle, suivant l'expression de Châteaubriand, on ne remue qu'une poussière coupable. Combien de voyageurs en Grèce et à Rome n'y cherchent que les traces des hommes fameux dans l'histoire profane, ou les restes de ces monuments anciens, remarquables sans doute par leur architecture, mais ne rappelant trop souvent que les orgies des princes et des peuples, et toutes les horreurs du culte idolâtre ! Et ces mêmes hommes, ils jetteront sans doute un regard curieux sur les magnifiques édifices de l'art chrétien, mais ils n'y évoqueront pas les nobles et pieux souvenirs qui s'y rattachent ; ils ne s'enquerront pas des lieux où la foi a inspiré ces actes par lesquels se sont montrées au plus haut degré qu'elles puissent atteindre la force et la dignité de l'homme ; ils n'iront pas visiter les tombes où sont ensevelis les hommes célèbres qui ont agi sous l'empire du christianisme, surtout celles des plus grands d'entre eux, je veux dire les saints.

L'esprit payen domine encore bien des têtes où la foi a passé, où elle vit encore peut-être. Cette admiration, principalement réservée pour les âges privés de la révélation évangélique, est une attaque plus ou moins directe contre la vérité de la religion, dont une des plus fortes démonstrations se trouve dans la salutaire influence qu'elle a exercée sur la société.

Il y a là une atteinte à l'honneur du christianisme, qu'on ne saurait trop énergiquement signaler et combattre.

J. S. RAYMOND, <sup>P</sup>tre.

(A continuer.)

---

# CHARLES ET EVA

ÉPISODE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES  
EN 1690

---

## CHAPITRE VII.

CE QUI SE PASSAIT A SCHENECTADY DANS LA NUIT DU 8 FÉVRIER 1690.

Nous avons laissé M. de Mantet à l'entrée de la ville. Au signal qu'il avait donné, ses hommes avaient commencé leur œuvre de destruction, en forçant les portes, massacrant ceux qui leur opposaient résistance, et livrant ensuite leurs habitations aux flammes.

Comme les habitants étaient surpris dans les bras du sommeil, les assaillants ne rencontrèrent d'abord que peu de résistance et saccagèrent, dans l'espace d'une demi-heure, plus de la moitié des habitants de la place, ne laissant derrière eux que ruines, épouvante et mort.

M. d'Ailleboust de Mantet se trouvait à la tête d'une cinquantaine d'hommes (les autres s'étant dispersés de côté et d'autre), quand il arriva auprès d'une maison de pierre à deux étages dont les volets étaient fermés, et à l'intérieur de laquelle tout semblait dormir. Trompé par ce calme apparent, le commandant s'avança à la tête de sa troupe, sans beaucoup de précautions, pour faire subir à cette habitation le même sort qu'aux autres. Les assaillants n'en étaient plus qu'à une quinzaine de pas, quand les volets de cette demeure, si paisible en apparence, s'ouvrirent subitement pour livrer passage à une furieuse décharge de mousqueterie qui tua et blessa plusieurs Canadiens. Ces derniers, se voyant surpris, poussèrent des cris de rage et bondirent en avant. Mais une seconde décharge, plus meurtrière encore que la première, les arrêta dans leur course. C'est alors que fut blessé M. de Montigny.

— Il ne sert à rien de nous faire hacher ici, cria M. de Mantet d'une voix tonnante ; mettons-nous un instant à l'abri des projectiles derrière cette maison, à quelques pas de nous. Je vais envoyer des hommes par la ville afin de ramener les autres. Quand M. de Sainte-Hélène nous aura rejoint, nous ferons le siège en règle de la place.

Alors, suivi de ses gens, il rétrograde jusqu'au lieu qu'il leur avait mentionné.

Bientôt après, M. Lemoine de Sainte-Hélène, instruit de ce qui venait de se passer, arrive à son secours, amenant avec lui une vingtaine de Canadiens et une cinquantaine de Hurons. Plusieurs retardataires vinrent renforcer le gros de l'expédition et M. de Mantet se trouva avoir environ cent cinquante hommes à ses ordres.

Lorsque les armes furent chargées et les hommes alignés, le commandant—ayant à ses côtés MM. Lemoine de Sainte-Hélène, LeMoine d'Iberville, LeBert du Chêne et d'Arpentigny—donna le signal de l'attaque. Tous partirent comme un trait en poussant des cris en comparaison desquels les hurlements de l'ouragan étaient des sons harmonieux.

C'est alors que Charles Dupuis rejoignit ses compagnons et vint se placer à côté des jeunes gentilshommes dont nous venons de mentionner les noms.

Assaillis comme la première fois par une volée meurtrière, les Canadiens n'en arrivèrent pas moins jusqu'au pied de la maison fortifiée sans rompre leurs rangs.

Ce nouveau genre de fort était défendu par une soixantaine d'hommes désespérés et résolus à se faire massacrer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Bien qu'en nombre inférieur, leur position était cependant, pour le moment, plus avantageuse que celle des Canadiens. Derrière les murailles où les coups de ces derniers ne pouvaient les atteindre, ils faisaient pleuvoir sur eux une grêle de projectiles de toutes sortes. Les assiégés s'étaient retranchés dans le second étage, les volets en fer du premier étant hermétiquement clos avec des barres de même métal ; tandis que l'unique porte de chêne qui fermait l'entrée de la maison était solidement verrouillée et barricadée.

Les assiégeants étaient ainsi exposés au feu de leurs ennemis, sans pouvoir les atteindre, depuis près d'un quart d'heure, quand un cri de triomphe, poussé par ceux qui étaient près de la porte, annonça qu'elle venait de céder. Au même instant, une seconde exclamation joyeuse qui venait d'en arrière fit tourner la tête aux assaillants. C'était un Canadien qui apportait un échelle.

— Arrêtez un instant, cria M. de Mantet d'une voix qui fut entendue de tous. Que les vingt meilleurs tireurs s'approchent, continuait-il sur un ton moins élevé. Bien, mes gars ! soyez prêts à faire feu quand l'échelle sera appliquée sur le bas de cette fenêtre du second étage. Comme les assiégés vont probablement ouvrir les volets pour repousser l'échelle, faites feu sur eux tous à la fois et visez juste. Que ceux qui sont près de la porte attendent que quelques-uns des nôtres soient entrés par la fenêtre au moyen de l'échelle. Allons ! ferme, et ils sont à nous !

Ces ordres furent donnés avec un admirable sang-froid et exécutés de même. Le premier qui s'élança sur l'échelle fut Charles Dupuis ; une dizaine d'hommes le suivaient de près.

La tête de Charles était presque à la hauteur du bas de la fenêtre quand les volets qui la défendaient s'ouvrirent avec fracas. Mais au même instant vingt coups de feu, habilement tirés, partirent d'en bas et mirent hors de combat ceux des assiégés placés à l'embrasure de la fenêtre. Charles entendit les balles siffler à ses oreilles et sauta intrépide en dedans de la place. Un instant il fut seul et échappa comme par miracle aux coups sans nombre dirigés contre lui. Le sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il était beau à voir notre héros, la figure noircie de poudre et les yeux semblables à deux charbons ardents. Chacun de ses coups portait la mort. Bientôt rejoint par quelques hardis Canadiens, il se mit à leur tête et força les assiégés à reculer jusqu'à la tête d'un escalier qui communiquait avec le premier étage. En ce moment, ceux qui étaient restés dans la rue près de la porte achevèrent d'enlever les objets à l'aide desquels on l'avait barricadée et commencèrent à gravir les degrés de l'escalier.

Les assiégés, pris alors entre deux feux, se défendirent avec la rage du désespoir. Ils voyaient bien que tout était fini et que la dernière action qu'il leur restait à faire était de bien mourir.

Alors commença l'une de ces effroyables luttes où l'homme emporté, exalté, n'a plus l'instinct de la conservation et cherche à frapper, à frapper toujours sur ce qui s'oppose à ses efforts.

Ce fut une épouvantable mêlée, une horrible boucherie. On n'entendait que le bruit des casse-tête qui fracassaient les crânes, que le râle de ces mourants sublimes, que les dernières imprécations qu'ils lançaient, en expirant, à leurs vainqueurs.

Une demi-heure après, cette tuerie finissait par la mort du dernier des assiégés.

Les assaillants étaient vainqueurs, mais leurs pertes étaient considérables. Plus de trente Canadiens et sauvages étaient tués ou blessés.

On incendia la maison et le feu acheva bientôt ceux auxquels le fer avait laissé un souffle de vie. Les vainqueurs continuèrent ensuite leur œuvre dévastatrice.

“ Deux maisons seulement furent épargnées, dit M. Garneau dans son *Histoire du Canada*, celle où l'on avait transporté M. de Montigny et celle du Capitaine Sander, dont l'épouse avait autrefois généreusement accueilli quelques prisonniers français. Une soixantaine de vieillards, de femmes et d'enfants échappèrent à la première furie des assaillants ; vingt-sept furent amenés en captivité. Les autres se sauvèrent à moitié nus vers Albany.”<sup>1</sup>

Ce que ces pauvres créatures souffrirent durant cette nuit terrible, au milieu des tourbillons de neige et par un froid intense, dut être épouvantable. Vingt-cinq de ces malheureuses victimes se gelèrent des membres dans leur fuite.

.....

Quelques heures plus tard, les Canadiens et leurs alliés ayant reformé leurs rangs éclaircis par la lutte de la nuit, se mirent en marche pour revenir en Canada.

A l'arrière-garde marchaient Charles Dupuis et Thomas Fournier ; le premier portant dans ses bras quelque chose qui avait la forme d'un être humain.

La tempête avait cessé, tout dans la nature avait un calme effrayant. Les lueurs incertaines de l'incendie qui achevait de consumer les dernières maisons de Schenectady, jetaient une lumière blafarde sur les lieux d'alentour. La lune se montra un instant entre deux nuages ; puis, comme effrayée à la vue de tant de ruines et de carnage, elle disparut aussitôt derrière un rideau de sombres vapeurs.

Quand les Canadiens eurent fait environ une demi-lieue, ils se retournèrent et ne virent plus, à la place du bourg qui existait quelques heures auparavant, que des lueurs douteuses et fugitives se confondant avec les pâles clartés de l'aurore qui dorait l'horizon. Les victimes de Lachine étaient vengées.

#### FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

<sup>1</sup> Depuis que nous avons écrit ces lignes, le grand historien canadien est descendu dans la tombe, et le “ cri de douleur qui a retenti dans tout le pays à la nouvelle de sa mort, et qui n'est pas encore calmé, est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son mérite : c'est l'oraison funèbre de la patrie en deuil.” (M. l'abbé H. R. Casgrain, *Biographie de F. X. Garneau*.)

Quand tout un peuple pleure ainsi sur le tombeau d'un illustre citoyen, la douleur de la famille de celui qui n'est plus doit être soulagée par la part que prend à son deuil une nation entière justement éplorée. (J. E. E. M.)

## SECONDE PARTIE.

## CHAPITRE I.

## CHARLES ET EVA—LA RETRAITE.

Six jours se sont écoulés depuis que nous avons laissé les Canadiens contemplant une dernière fois Schenectady en ruines. Nous les rencontrons, le quatorze février au soir, campés au même endroit où le Loup-Cervier était venu les reconnaître, et près du lieu où le Renard-Subtil avait succombé. Il est dix heures, il fait froid ; l'astre des nuits brille au ciel et fait étinceler, comme autant de diamants, les parcelles de neige qui crient sous les pas des sentinelles. L'ombre des astres, agrandie par l'effet de la lumière, tache seule la blancheur du manteau qui couvre la terre.

Tout est silencieux dans le camp. Le bruit des pas des sentinelles, qui marchent sans relâche dans les limites que leur donne la consigne, pour prévenir l'engourdissement de leurs membres, les hurlements lointains des loups dans les bois, le pétilllement des feux autour desquels dorment les soldats fatigués, éveillent seuls les échos de la solitude.

Harassés par la marche sur une neige molle et cédant continuellement sous leurs pas, épuisés par une nourriture insuffisante, les Canadiens dorment profondément autour des brasiers. Le sommeil diminue leurs souffrances, ils y trouvent un refuge temporaire contre la faim qui commence à les tourmenter.

Il y a cependant, à part les gardes, deux personnes qui veillent dans le camp. La première est une jeune fille. Enveloppée dans une peau de vison, à demi couchée sous une hutte de branchage, les pieds placés auprès du feu, elle n'a pas l'air de trop souffrir du froid. Tantôt son œil rêveur suit la marche silencieuse de la lune, tantôt il s'abaisse et s'attache sur un jeune homme assis à quelques pas d'elle sur le tronc d'un arbre renversé.

Celui-ci, qui se sent bien l'objet de l'attention de la jeune personne, feint cependant de ne point s'en apercevoir, et ses regards sont rivés sur la route azurée avec une tenacité qui laisserait presque croire que les étoiles qui y brillent sont les premières qu'il contemple.

Le lecteur a sans doute reconnu Eva Moririer et Charles Dupuis.

Bien peu de mots avaient été échangés contre les deux jeunes gens depuis la nuit terrible où leur destinée les avait fait se rencontrer. Charles avait été plein de prévenances pour la jeune personne, veillant à ce qu'elle ne manquât de rien, l'entourant des soins les plus délicats, et la portant bien souvent dans ses bras quand les pieds fatigués de la pauvre enfant refusaient de la supporter.

Quelque lecteur, ou lectrice, se récriera peut-être ici en disant qu'il était bien peu convenable que notre héroïne acceptât ce dernier service. Qu'on me permette cependant de remarquer qu'une telle action, dans de telles circonstances, n'avait rien qui pût blesser la modestie d'Eva. Il fallait choisir entre l'abandonner sur la route où elle serait morte de faim et devenue la proie des loups, ou la porter comme le faisait Charles. Ce dernier parti fut considéré comme le plus sage, et avec raison, ce me semble.

D'ailleurs, j'ai vu, et cela plus d'une fois, de jeunes personnes *bien sages et très-réservées* qui, voulant embarquer sur un bateau séparé du rivage par quelques pieds d'eau ou de boue, ou en débarquer, se laissaient bien facilement porter par quelque gros matelot — quelquefois même par un jeune et joli garçon — auquel le fardeau semblait *assez léger*. Il n'y avait pourtant pas à avoir peur de la faim ni des loups en pareilles circonstances : seulement, on craignait de se mouiller les pieds...de crotter ses jolies bottines .....enfin je ne sais quoi encore.

Eva avait été très-sensible aux égards de Charles, mais elle n'en avait presque rien laissé paraître, ne lui adressant que quelques mots de remerciements. Elle dissimulait si bien que le jeune homme ne savait trop s'il était haï ou estimé : tant ceux qui débutent dans l'amour sont souvent aveugles. Mais je vois que j'anticipe.

Le soir où nous le revoyons, il était bien rêveur, pour ne pas dire triste. Depuis trois ou quatre jours, il sentait en lui-même quelque chose de nouveau ; des sentimens jusqu'alors inconnus l'agitaient. Il ne savait à quoi les attribuer et ne pouvait les définir. Qu'était-ce donc ? Thomas Fournier va nous le dire.

Telle était la profondeur de la méditation du jeune homme, qu'il n'entendit point le vieux Thomas qui, couché à quelques pieds de lui, venait de se mettre sur son séant et lui disait : — Le temps se barbouille, monsieur Charles, les nuages s'amassent, le vent augmente ; nous allons avoir du gros temps cette nuit.

— Allons, grommela le vieux guide, le jeune maître a l'oreille dure ce soir ; il n'a pourtant pas coutume d'être si distrait. Je gage que ces diables de petits yeux bleus qui sont en ce moment braqués sur lui lui ont tourné la tête. Voilà ce que c'est que la jeunesse ! Et dire qu'il faut presque toujours *finir* par en passer par là !!

— Et le bonhomme se recoucha. Bientôt un ronflement sonore et régulier annonça qu'il était fort bien disposé à rêver en dormant, s'il ne l'était pas à le faire en veillant.

Charles fut bientôt arraché à ses réflexions par la voix d'Eva qui l'appelait. Apparemment que le son de cette voix avait pour lui quelque chose de plus attrayant que celui de son compagnon, car il lui fit immédiatement tourner la tête.

— M'avez-vous appelé, Mademoiselle ? dit-il à Eva.

— Oui, Monsieur Dupuis, approchez-vous que nous causions.

Le jeune officier, qui ne demandait pas mieux, vint se placer auprès d'elle, après avoir jeté quelques morceaux de bois dans le brasier le plus proche. La lueur du feu illuminait ses nobles traits empreints d'une mélancolie profonde. Ses yeux, qui semblaient fuir ceux d'Eva, se remirent à errer dans l'espace.

Il s'aperçut alors que le ciel se couvrait de nuages ; les étoiles disparaissaient peu à peu sous l'obscur rideau qui s'étendait devant elles, et bientôt le disque argenté de la lune s'évanouit à son tour derrière certains nuages grisâtres qui couraient çà et là, dans l'espace.

— Dites-moi donc, Monsieur, reprit Eva, dans quel but vous m'avez amenée avec vous ?

— Mademoiselle, répondit Charles, plusieurs raisons, que vous approuverez lorsque vous les aurez connues, m'ont engagé à agir comme je l'ai fait. D'abord, souvenez-vous des paroles du chef huron lorsqu'il vous garrotait. Le tremblement nerveux qui vous agite en ce moment m'indique suffisamment que vous connaissez bien quel sort vous était réservé si je ne vous avais tirée des mains du brutal Indien. Vous seriez maintenant la femme de l'Aigle-Noir !

— Je sais, Monsieur, que je dois tout à votre généreuse intervention : mais pourquoi ne m'avez-vous point laissée à Schenectady ?

— A Schenectady ! Mademoiselle ; mais il n'existe plus !

— C'est vrai, murmura Eva d'un ton amer, vous y avez tout détruit !

— Vous nous reprochez, Mademoiselle, la destruction du bourg où vous habitez ; cette action vous paraît bien inhumaine. Elle n'a pourtant été qu'une juste représaille des atrocités commises à

Lachine l'année dernière et qui ont été causées par les incitations de vos compatriotes. Que voulez-vous ? à nous aussi, Canadiens, les liens du sang sont chers. Il est aussi douloureux pour nous de voir brûler nos habitations et massacrer nos proches. Notre vengeance a été terrible, c'est vrai ; mais qui en est la cause ?..... Mais je reviens aux raisons qui m'ont déterminé à vous amener avec nous. Que seriez-vous devenue si je vous avais laissée seule dans le bourg incendié ? Vous seriez maintenant la proie de quelque grossier soldat, de l'Aigle-Noir peut-être, qui, depuis notre départ de Schenectady..... mais voyez ce qui vous regarde en ce moment.—Eva ayant levé les yeux, qu'elle tenait baissés depuis le commencement de l'entretien, aperçut à quelques pas d'elle le chef huron qui la dévorait du regard.

Quand l'Indien vit qu'on l'examinait, il s'esquiva.

— Mon Dieu ! que cet homme me fait peur ! s'écria la jeune fille, qui ne put s'empêcher de frissonner.

— Ne craignez rien, mademoiselle, fit Charles ; tant que mon vieux Thomas et moi serons à vos côtés pour vous défendre, vous n'aurez rien à redouter de la part de cet homme. Mais je continue d'expliquer ma conduite, afin qu'il ne vous reste aucun soupçon odieux sur ma manière d'agir à votre égard. Que vous serait-il arrivé en supposant que vous eussiez pu échapper à nos soldats et à l'Aigle-Noir ? Vous seriez sans doute périée de misère avant d'arriver à Orange, (aujourd'hui Albany). Quant à rester à Corlar, il n'y fallait point penser.

— Hélas ! mieux aurait valu que je fusse morte alors !

— Mademoiselle ! dit Charles en se levant aussitôt et à qui le rouge monta à la figure, songez que vous êtes sous la protection d'un gentilhomme dont le nom est sans tache comme celui de ses ancêtres. Malheur à ceux qui oseraient s'écarter des bornes du respect avec vous ! Si, lorsque nous serons arrivés en Canada, il ne vous plaît pas d'accepter l'hospitalité que vous offrira sans doute ma famille, il ne tiendra qu'à vous de vous retirer dans un des couvents de Québec ou de Montréal, en attendant que vous puissiez retourner sans danger au lieu de votre naissance.

Le ton de sincérité avec lequel Charles prononça ces paroles émut Eva.

— Noble cœur, murmura-t-elle, tandis que Charles s'éloignait et reprenait sa première place.

Pendant ce temps, la neige avait commencé à tomber, et le vent, qui soufflait avec force, en soulevait les nombreux flocons qui se mirent à crépiter sur les branches de sapins entourant le campement.

Eva se cacha toute entière sous une peau de buffle, que Charles

lui avait procurée, comme l'hirondelle qui, surprise par l'orage, accourt se blottir dans son nid moëlleux.

Charles paraissait s'inquiéter médiocrement de la neige et du vent, et pensait, les deux coudes appuyés sur les genoux.

Il pouvait y avoir une demi-heure qu'il était ainsi à songer... à Eva sans doute, quand un coup de feu tiré près de lui le fit se lever d'un bond. Au même instant, les cris "aux armes! aux armes!" éveillèrent tous les dormeurs.

## CHAPITRE II.

### LE LOUP-CERVIER A L'ŒUVRE.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il nous faut faire quelques pas en arrière afin de savoir ce que devint le Loup-Cervier quand il est disparu dans les bois.

Lorsqu'il se vit hors des atteintes des Canadiens, il s'arrêta pour reprendre haleine. Il s'aperçut alors qu'il était blessé à l'épaule gauche. Une balle en avait déchiré les chairs et lui mettait une partie de l'omoplate à nu. Le danger dans lequel il venait de se trouver, l'excitation qui s'en était suivie l'avaient empêché de sentir qu'il était blessé.

Quand il cessa donc sa course effrénée, il ressentit une forte cuisson à l'endroit blessé. Portant aussitôt la main droite à son épaule, il s'aperçut que ses doigts s'enfonçaient entre les chairs déchirées et les retira ensanglantées.

— Chiens de visages pâles! s'écria-t-il dans un accès de rage difficile à décrire, vous avez massacré celle que j'aimais, vous avez tué mon frère, et mon sang coule en ce moment par vous: ce sang veut du sang! Bientôt vos chevelures orneront les ceintures de nos guerriers et les chefs agniers boiront dans vos crânes desséchés!

Alors, il se mit à panser sa blessure; le sang étant venu à se coaguler, il se remit en marche.

Il avait plus de soixante milles à faire avant de rejoindre un parti de cent soixante guerriers de sa nation qui chassaient en ce moment à l'ouest du lac Saint-Sacrement, près duquel ils étaient campés.

Il fallait à cet homme une énergie à toute épreuve, et la soif ardente de la vengeance, pour supporter la douleur que lui

causait sa blessure à chaque pas qu'il faisait. N'ayant, de plus, aucune provision avec lui et ne rencontrant point de gibier, il passa près de deux jours sans manger.

Mais il marchait toujours, soutenu qu'il était par la rage et la fièvre qui le surexcitaient.

Vers la fin de la seconde journée, il aperçut enfin un jeune orignal qu'il tua d'une flèche. Il mangea avec avidité un morceau de chair crue de l'animal, en emporta quelques livres avec lui, et, ranimé par ce repas sanglant, il continua sa marche. Mais il était bien faible et avançait lentement.

Sur la fin du troisième jour, il était en vue du camp des Agniers. Il était temps, car il sentait ses forces l'abandonner. Quelques arpents à peine le séparaient de ses frères, quand sa vue s'obscurcit tout-à-coup. Sa respiration devint haletante, l'air n'entraît plus que difficilement dans ses poumons, il ne pouvait par crier. Bientôt il chancela et tomba lourdement sur la neige. Cette chute ayant fait rouvrir sa blessure, le sang commença à s'en échapper abondamment.

Après quelques minutes d'évanouissement, il revint à lui. Faisant alors appel à toute son énergie, se raidissant contre la douleur, il se remit sur pied et continua d'avancer en chancelant. Il s'arrêtait presque à chaque pas. Le sang lui battait violemment dans les tempes, et les objets dansaient devant lui. Enfin, ses pieds rencontrèrent un obstacle et il tomba. Un cri de rage sortit de sa gorge desséchée, puis il resta sans mouvement.....

Quand il revint à lui, il était couché sur une peau d'ours, dans un wigwam agnier. Près de lui se tenait le *sorcier* de sa nation qui prenait soin de lui.

Le cri qu'il avait jeté en tombant avait été entendu, et l'on était venu à son secours.

— J'ai soif, murmura-t-il d'une voix faible.

Celui qui veillait auprès du blessé lui tendit une gourde pleine d'eau. Ce dernier s'en saisit avec avidité, se souleva un peu, et but quelques gorgées; puis il retomba sur sa couche.

Deux jours après il était sur pied, mais bien faible encore.

Il s'enfut alors trouver le plus âgé des chefs et lui demanda de convoquer le conseil.

Une demi-heure plus tard, les guerriers les plus considérés étaient réunis dans le wigwam du grand chef, et la fumée de tabac s'élevait en longues spirales bleuâtres du calumet avec lequel ils fumaient tour-à-tour.

— Guerriers, mes frères, dit le Loup Cervier quand la cérémonie

de rigueur fût terminée, la voix d'un chef va faire entendre à vos oreilles des paroles martiales. Il y a trop longtemps que la hache de guerre est enterrée entre nous et les faces pâles du Canada ; il faut qu'elle revoie au plus tôt la lumière du soleil.

“ La nation redoutable des Agniers a perdu l'un de ses plus braves guerriers ! le Renard-Subtil est descendu dans les plaines fertiles du Grand-Esprit où il chasse avec ses pères. Les visages pâles du Canada en abrégeant ses jours ont privé notre nation de l'un de ses meilleurs combattants.

“ Celui qui vous parle en ce moment a été blessé par la balle d'un de ces chiens de faces pâles, et, si le Grand-Esprit ne l'avait conservé pour venger son frère, il serait aussi descendu dans les plaines éternelles.

“ Eh ! bien, guerriers, laisserez-vous ces chiens peureux décimer impunément notre nation ? Ne sommes-nous pas les maîtres de ces territoires que nous ont légués nos ancêtres ? Laisserons-nous ces barbares étrangers s'en emparer et en massacrer les possesseurs légitimes ? Que diront nos pères, lorsque nous descendrons dans les plaines sans fin, si nous ne pouvons conserver les terres qu'ils ont toujours si vaillamment défendues ?— Vous n'êtes point nos descendants, s'écriront-ils, car vous êtes des lâches ! Mais non, vaillants guerriers, nous n'avons point dégénéré ; nous sommes les vénérables fils de ces indomptables Agniers dont le nom est respecté partout où il est connu.”

Un murmure approbateur accueillit ces paroles, et le Loup-Cervier continua :

— Si donc mes frères veulent se venger, le temps est arrivé. Le Loup-Cervier conduira les guerriers à la rencontre d'un parti de visages pâles qu'il leur sera facile de vaincre ; et bientôt, les *scalps* sanglants des hommes blancs du Canada orneront leurs ceintures. Ai-je bien parlé, hommes puissants ?”

Le Loup-Cervier s'assit.

Les guerriers se consultèrent un instant, puis leur chef à tous, se levant, répondit :

— Oui, le chef a bien parlé ; sa bouche n'est point menteuse, et sa langue n'est point fourchue comme celle des visages pâles. Ses paroles sont vraies et les cœurs des guerriers ses frères se sont émus en les entendant. La hache de guerre va être déterrée, et, comme le Loup-Cervier est un chef habile, qu'il a l'audace et la force indomptable de l'ours gris, il guidera ses frères dans le sentier de la guerre. J'ai dit.

Le Loup-Cervier rayonnait, il avait réussi.

Deux heures plus tard, les cent soixante Agniers se mettaient en

marche sous la direction de celui qu'ils s'étaient choisi pour guide et pour chef.

Dans l'après-midi du second jour après leur départ, le douze février, ils arrivaient au lieu où nous avons vu le Loup-Cervier et le défunt Renard-Subtil causer à l'abri d'un rocher.

La troupe fit halte et alla prendre position dans un bouquet d'arbres, à quelques pas de là.

Prenant aussitôt quelques hommes avec lui, le Loup-Cervier marcha droit au campement où son frère avait été blessé à mort, pour reconnaître les pistes de l'ennemi. Un sourire féroce fit grimacer sa figure barbare, quand il vit que ces pistes se dirigeaient toutes vers le sud. Il rejoignit ses frères et leur dit :

— Les faces pâles ne sont pas encore revenues ; attendons-les. Nos ennemis ne manqueront point de repasser par ici, j'en suis convaincu.

Il chercha ensuite le cadavre de son frère qu'il trouva à moitié enseveli dans la neige. Il n'en restait plus que quelques ossements à demi rongés : le Renard avait été dévoré par les loups. On creusa un trou pour y déposer les restes du guerrier.

Le surlendemain, comme le jour tombait, les Canadiens furent aperçus.

On les laissa tranquillement camper ; puis, quand tout sembla dormir dans le camp canadien, les Agniers, saisissant leurs armes, se glissèrent en rampant jusqu'à eux. Ils n'en étaient plus qu'à une trentaine de pas quand une sentinelle huronne, entendant quelque bruit, lâcha le coup de fusil qui tira brusquement les Canadiens du sommeil.

Les Agniers poussèrent alors leur cri de guerre et s'abattirent en hurlant sur le camp des alliés.

### CHAPITRE III.

#### LA LUTTE.

Les Canadiens, étant dispersés sur toute la superficie du camp, ne purent d'abord opposer qu'une faible résistance à la masse d'ennemis qui tombaient sur eux à l'improviste ; quelques-uns même succombèrent sous les premiers coups des assaillants.

Mais M. de Mantet, qui se trouvait placé sur une petite éminence formée par un accident du terrain, cria aux alliés, d'une voix de

tonnerre, de se grouper autour de lui. Son appel fut entendu de tous, et rien ne put alors arrêter les Canadiens et les Hurons, qui s'ouvrirent un passage, à grands coups de crosse et de tomahawk, à travers les rangs serrés de leurs ennemis.

Charles Dupuis se trouvait à l'extrémité opposée du camp lorsque la voix du commandant se fit entendre. De son bras gauche il saisit Eva par la taille, tandis que de sa main droite il tirait l'épée du fourreau.

— Laissez-moi battre la marche, lui cria Thomas Fournier, qui, déchargeant d'abord son fusil au beau milieu du groupe ennemi grouillant et hurlant qu'il avait devant lui, le prit ensuite par le canon et commença à faire le plus terrible des moulinets autour de lui.

— Et d'un, s'écria-t-il quand la crosse de son arme broya la tête du premier Agnier qui se trouva sur un passage.

— Et de deux, continua-t-il, lorsqu'il eût fait faire la culbute à un second ennemi.

Le vieux chasseur et Charles continuèrent d'avancer au milieu des Agniers, qui, pressés les uns contre les autres, ne pouvaient faire usage de leurs arcs; ils approchaient le moins possible du funeste cercle que décrivait la carabine de Thomas Fournier, et ouvraient leurs rangs épais audevant des deux hommes.

— Et de six, fit tranquillement le vieux guide, comme il fracassait encore le crâne d'un imprudent Agnier qui le gênait dans ses mouvements, et que Charles déposait Eva saine et sauve au milieu des Canadiens réunis.

— Ce dernier complète la demi-douzaine, grommela le vieux guide; voilà que je commence à m'échauffer. Nous allons en avoir une danse; mille tonnerres! ça va être soigné!

M. de Mantet profita du moment de stupeur dans lequel la retraite héroïque de Charles et de Thomas avait jeté les ennemis pour alligner ses gens.

— Feu partout! s'écria-t-il quand les Agniers firent mine de s'élaner sur eux. Cette décharge, faite presque à bout portant, sema la mort dans les rangs ennemis, qui, surpris, arrêtés dans leur attaque, reculèrent en désordre jusqu'à l'extrémité du camp.

— Attendez un peu, mes mignons, fit à part lui maître Thomas; je m'en vais vous servir un plat de ma façon! Et, il passa derrière ses compagnons.

Pendant ce temps, les Canadiens entretenaient une fusillade bien nourrie contre les ennemis, qui ripostaient avec leurs flèches.

Après quelques instants d'absence, Thomas reparut avec un petit baril sous le bras qu'il serrait sur sa poitrine avec la même tendresse

que si c'eût été M. Fournier fils. Notre homme s'en fut droit à M. de Mantet et lui parla un instant à voix basse.

— C'est bien ! lui répondit ce dernier. Cessez le feu, dit-il à haute voix. Nous allons simuler une attaque, et, quand nous serons à moitié chemin, je commanderai la halte : jetez-vous tous alors à plat ventre, et que pas un ne se relève avant mon ordre. En avant !

Tous partirent comme un trait.

Tandis que le commandant parlait, Thomas avait saisi un morceau de bois enflammé du feu le plus rapproché ; s'élançant en avant de ses compagnons, il brandit ce tison ardent de la main gauche, tandis que sa droite tenait encore le mystérieux objet.

Au mot "halte !" prononcé par M. de Mantet, il approcha le tison du baril ; puis, voyant tous ses compagnons à terre, il balança un instant le projectile et le lança avec force au milieu des ennemis. Quelques secondes..... puis une lueur immense éclaire le camp, tandis qu'une effroyable détonation se fait entendre.

C'est l'obus jeté par Thomas qui éclate. Le rusé chasseur vient d'adapter une fusée à ce nouveau genre de projectile qui contenait quinze à vingt livres de poudre.

Des cris de rage et de désespoir, des hurlements sans noms partis du milieu des Agniers, annoncent que cette espèce de bombe vient de produire un effet terrible. Un grand nombre d'entre eux ont été broyés, brûlés, mis en pièces, et plusieurs se roulent sur la neige pour calmer le feu qui les dévore ; ils poussent des cris de douleur affreux à entendre, et se tordent dans des convulsions épouvantables. Un nuage épais de fumée les enveloppe.

— Debout et chargeons ! crie M. de Mantet.

Les ennemis, aveuglés, éperdus, ne savent où se sauver.

— Les Agniers sont des lâches ! hurle le Loup-Cervier, qui bondit au devant des Canadiens et se trouve presque face à face avec Thomas Fournier. Ce dernier, qui avait mis son fusil en bandoulière avant de lancer son terrible projectile, fait un pas en arrière, saisit son arme par le canon et lui fait décrire un demi cercle pour en frapper l'Indien. Mais celui-ci, le prévenant, fait un pas de côté et se trouve à l'abris d'un merisier, tandis que la crosse du mousquet de Thomas frappe cet arbre avec violence et vole en éclats.

— Malédiction ! crie le Canadien, qui jette à la tête de son ennemi le canon désormais inutile qui lui reste dans la main. L'Indien frappé tombe à la renverse, et Thomas s'élançe sur lui pour l'achever avec son couteau de chasse avant qu'il se relève. Mais ce dernier, qui n'est que légèrement blessé, saisit le poignet du

Canadien, et, tous ses muscles se raidissant, il fait un effort désespéré qui met son ennemi sous lui.

A quelques pas d'eux, les Agniers ralliés luttent encore contre les Canadiens. On est trop occupé à s'entre-tuer des deux côtés pour venir en aide aux deux lutteurs.

Cependant le Loup-Cervier, un genou sur la poitrine de son adversaire, s'efforce de saisir le couteau de ce dernier qui vient de tomber à terre. Mais Thomas se débat comme un possédé, et à chacun des suprêmes efforts qu'il fait pour s'en débarrasser, il fait sauter sur sa poitrine l'Indien qui, n'ayant pas d'armes à sa portée, saisit son ennemi à la gorge.

Thomas fait des efforts surhumains pour faire lâcher prise à son puissant adversaire : mais les doigts de ce dernier se cramponnent à son cou avec la tenacité des dents d'un piège à loup. Déjà le Canadien sent venir la suffocation ; ses yeux, injectés de sang, sortent de leur orbite ; sa figure prend la couleur bleuâtre de celle d'un noyé ; la langue lui sort à moitié de la bouche, tandis que ses lèvres livides sont frangées d'écume et que l'air entre difficilement dans ses poumons ; il rend déjà le râle sinistre de la mort. Les battements de son cœur deviennent moins précipités et le sang qui lui afflue au cerveau va lui faire perdre connaissance, quand le Loup-Cervier pousse tout-à-coup une exclamation de douleur, ouvre démésurément les yeux et tombe à la renverse. Un flot de sang noir s'échappe de sa poitrine en maculant la neige.

Thomas Fournier, en se débattant, venait de rencontrer sous sa main une flèche tombée là par hasard au commencement de l'attaque, et, d'un bras que glaçait presque les étreintes de la mort, il l'avait enfoncée dans le cœur de l'Indien.

Le vieux guide se relève et contemple, encore tout étourdi par la lutte qu'il vient de soutenir, son ennemi qui se débat dans les dernières convulsions de l'agonie, lorsqu'il est violemment jeté à terre, saisi au quatre membres et entraîné par plusieurs hommes.

— Million de lâches ! hurle-t-il en essayant d'échapper aux Agniers qui l'emportent en courant et disparaissent avec leur prisonnier dans le bois.

Quelques Agniers combattaient encore, ce qui fit que la disparition de Thomas Fournier ne fut point immédiatement remarquée. Charles était au plus fort de la mêlée lorsque le vieux chasseur fut fait prisonnier, et le brave jeune homme était trop occupé pour s'amuser à regarder autour de lui. Blessé au bras droit, il maniait

encore assez habilement son épée de la main gauche pour tenir ses adversaires à distance.

Enfin l'ennemi, écrasé, dispersé, lâcha pied et prit la fuite.

Les Canadiens voulaient le poursuivre, mais leur commandant les retint, leur représentant qu'ils ne connaissaient pas les lieux, que la nuit était sombre et qu'ils pourraient bien tomber dans quelque embuscade.

— La leçon est assez forte comme cela, leur dit-il en finissant, nous ne les reverrons point d'ici à longtemps.

En effet, plus de cinquante Agniers étaient morts ou mourants dans le camp. On fit aussi une quinzaine de prisonniers que les Hurons massacrèrent immédiatement.

Mais dix Canadiens avaient succombé, plus encore étaient blessés, et, parmi ces derniers, plusieurs officiers. Les Hurons comptaient quinze hommes hors de combat ; leur chef, l'Aigle-Noir, était blessé mortellement. Enfin, outre Thomas Fournier, un Canadien manquait à l'appel : on ne savait ce qu'il était devenu.

Ce ne fut qu'une heure après le combat que Charles s'aperçut de la disparition de son fidèle serviteur. Comme le jour commençait à poindre, il alla trouver M. de Mantet et le pria de lui donner quelques hommes pour aller faire une battue dans les environs ; ce qui lui fut immédiatement accordé.

Il revint au bout d'une heure, triste et découragé. La neige qui avait continué à tomber couvrait les pistes qu'auraient pu laisser les fuyards.

— Pauvre Thomas, murmura Charles, tandis qu'une larme amère glissait sur sa joue encore noircie de la poudre du combat ; il disait bien qu'il lui arriverait malheur ! Ces démons d'Indiens le feront expirer dans les plus affreux tourments !

Il s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Soudain, une main délicate vint s'appuyer sur son épaule. Se tournant aussitôt, il vit Eva qui le regardait tendrement.

— Séchez vos larmes, Monsieur Charles, lui dit-elle avec bonté : pourquoi Dieu ne *nous* rendrait-il pas *notre* brave et bon Thomas ?

Le jeune homme secoua la tête d'un air de doute, tandis que sa main rencontrait celle de sa charmante consolatrice. Mais cette dernière la retira doucement et s'éloigna.

— Elle m'a appelé " Monsieur Charles " et elle a dit " *notre* brave Thomas, " pensa le jeune homme en la voyant le quitter.

Cependant, M. de Mantet, après avoir fait jeter les cadavres ennemis à une certaine distance du camp et fait enterrer ses morts,

commanda à sa troupe de prendre quelques heures de repos, tandis qu'il veillerait, lui, avec quelques officiers valides.

Comme la tempête avait cessé, le silence ne fut bientôt plus troublé que par la respiration des dormeurs et par les hurlements des loups que l'odeur du sang et des cadavres faisait se rapprocher du campement.

Près d'un feu, une jeune fille était occupée à panser un officier blessé au bras droit.

Eva était le chirurgien, Charles était le patient.

J. E. E. MARMETTE.

(A continuer.)

---

# LES CASTILLES

EXTRAITS DE NOTES DE VOYAGES.

---

Burgos.—Les Castellans, leur orgueil et leur fainéantise.—Le Clergé espagnol.—  
La Cathédrale.—Le Christ miraculeux.—Désolation de la vieille Castille.—Le  
Castillan et le Napolitain.—La diligence espagnole et son singulier attelage.

---

.....  
Nous laissons la Biscaye en traversant l'Ebre à *Miranda de Ebro* ; ce n'est encore qu'une petite rivière sans importance, prenant sa source dans les montagnes des Asturies. Après avoir servi de limite à la Castille et à la Navarre ; après avoir baigné les murs de la courageuse Saragosse, serpenté en tous sens dans les plaines de l'Aragon, et traversé la Catalogne, ce beau fleuve, cette barrière de l'Espagne va se perdre dans la Méditerranée, entre Valence et Barcelonne.

Les petites villes de la Biscaye sont, en général, très-bien entretenues, les populations sont gaies, propres et industrieuses, tandis que *Miranda de Ebro* me fait l'effet d'une ruine malpropre et habitée par un peuple plus sale encore.

J'ai souvent été frappé de ces singuliers contrastes que l'on remarque en passant une frontière ; de ces contrastes qui ne semblent quelquefois justifiés par aucune de ces grandes divisions naturelles, telles que les chaînes des Alpes et des Pyrénées, ou le cours du Danube ou du Rhin. On dirait même parfois que les simples poteaux de démarcation entre les pays sont des obstacles insurmontables, que les peuples et les idées mêmes ne pourront jamais franchir.

Ce contraste est encore plus frappant en passant de la Biscaye en la Castille : ces peuples sont cependant les enfants d'une même grande nation, ils obéissent depuis longtemps au même pouvoir et pratiquent la même religion..... Pauvre République universelle !!!

Burgos ressemble en grande partie à toutes les villes anciennes, moins leur malpropreté ; ses rues, assez propres, sont, à l'exception d'une seule, celle conduisant à la cathédrale, mal percées et mal pavées. C'est dans cette dernière que l'on peut voir avec le plus d'avantage ce type merveilleux du "mendiant castillan," se drapant avec autant d'orgueil dans son sale et traditionnel manteau brun, qu'un histrion ambulante dans son manteau d'hermine.

Je me trompe peut-être en disant que ce manteau est brun ; la couleur en est insaisissable. Prenez le premier morceau d'étoffe venu, laissez-le traîner quelques mois dans une boue jaunâtre, faites le roussir au rayon d'un soleil castillan, permettez à un brave mendiant de s'en servir comme couverture pendant cinq ou six ans, et vous obtiendrez peut-être une couleur qui en approchera. L'état de vétusté n'y fait rien ; est-il tout-à-fait délabré, on en accroche les lambeaux tant bien que mal, et la tête haute, le regard fier, on se le rejette sur l'épaule gauche.

Il y a quelque chose d'étonnant, d'incompréhensible même, dans ce coup d'œil orgueilleux qui vous est lancé par des hommes en haillons ; n'y cherchez aucune intention insultante, car l'insulte est aussi éloignée de leurs idées que de leurs cœurs : est-ce votre faute si vous n'êtes pas issu d'une noble famille castillane ?..... Ce regard serait certainement risible, si on n'y voyait la certitude d'une supériorité incontestée et incontestable !

Tous les Castillans sont orgueilleux. Le noble est fier de sa noblesse, qu'il considère peut-être avec raison comme la plus ancienne et la plus belle du monde. Il va même plus loin, car il n'est pas de piètre *hidalgo* qui ne se prétende descendant du fondateur de la monarchie espagnole. Je me rappellerai toujours cette devise on ne peut plus insolente de la famille des Velascos, dont j'ai vu les tombes en parcourant la cathédrale :

*" Antes que Dios fuese Dios,  
" O que el sol iluminab los Penascos,  
" La era noble casa de los Velascos."*

" Avant que Dieu ne fût Dieu, ou que le soleil eût brillé sur les montagnes, déjà était la noble famille des Velascos."

Quant au pauvre, il est fier.....d'être Castillan, c'est-à-dire

descendant des Goths, et bien supérieur à tous ses voisins, surtout les Andalous, mélange maure, juif et arabe.

L'orgueil et la paresse sont les seuls défauts de cette population courageuse, franche, dévouée et surtout d'une sobriété proverbiale. Ce premier défaut a fait des Castellans un peuple de héros pendant les guerres de l'Indépendance, mais de ces héros tristes, intraitables et surtout très-chatouilleux sur le point d'honneur.

Quoique les Castellans soient toujours paresseux, les délices de leur fainéantise augmentent avec les rayons du soleil ; leur *siesta* est quelque chose d'extraordinaire. A peine midi est-il sonné, que l'on voit toute cette population se rendre sur les places publiques et dans les rues bien exposées au soleil, et s'y étendre sur leurs grands manteaux bruns. Ils ressemblent aux mouches que les rayons du soleil dégourdisent et attirent. "*Tomar el sol*," prendre le soleil, leur est devenu une nécessité.

Cette population moitié grouillante, moitié endormie, me rappelait le paresseux lazzarone napolitain. Il y a tant de similitude dans la paresse de ces deux peuples, malgré une grande différence de caractère, que je me demandais parfois si, par impossible, cette fainéantise ne s'était pas communiquée de l'un à l'autre pendant les années de leur union politique.

.....  
 Laissant la cathédrale, nous nous dirigeons vers la montagne du château ruiné, qui domine la ville au nord ; c'est le seul endroit d'où il soit possible d'avoir une vue générale de la ville et des environs.

Burgos, l'antique *Brahum* ou *Bravum*, est située à l'extrémité occidentale d'une vaste plaine, ou plutôt d'un vaste plateau, et au confluent de deux petites rivières, la Véga et l'Arlenzon, que nous voyons serpenter au milieu de la plaine. La cathédrale étale à nos pieds toutes les richesses de ses nombreuses flèches dentelées, ressemblant à autant de minarets gothiques. Il y a, en effet, beaucoup de style arabe ou maure : on dirait les minarets de la mosquée d'Ackmet recouverts des ornements fleuris du christianisme.

Dans le lointain nous apercevons un ancien couvent maintenant nommé "*las Huelgas*" : ce couvent, autrefois affecté à la retraite des grandes familles de l'Espagne, devint bientôt très-puissant ; sa principale abbesse possédait au-delà de cinquante villages. C'est maintenant une ruine.

A l'extrémité ouest de la "*Calle alta*" et près d'une des portes de la ville, est un petit carré de ruine que l'on ne remarquerait pas, si une longue inscription ne nous indiquait les débris de la maison où Rodrigo Diaz de Vivaz naquit au milieu du cinquième siècle.

A en juger par l'étendue des décombres et des excavations, la maison du Cid ne devait pas être plus grande que la plupart des grandes maisons de pierre de nos campagnes.

L'histoire, ou plutôt la légende, nous rapporte que le jeune Castellan, à peine âgé de quinze ans, se fit connaître en tuant celui qui avait outragé les cheveux blancs de son père ; que la fille de la victime, Dona Ximena, vint à la Cour demander la tête du jeune homme ; mais, le voyant si respectueux et si accompli, elle oublie le sujet de sa colère pour ne se souvenir que de son amour. Ce fait, plus ou moins historique, a fourni à la littérature française un de ses chefs-d'œuvre, que l'on peut toujours lire avec agrément, et que l'on ne peut jamais oublier après avoir entendu la grande tragédienne qui étonne l'Europe. <sup>1</sup>

Rodrigue devint bientôt la terreur des Maures, et quoiqu'en disgrâce auprès d'Alphonse VI, il n'en combattit pas moins pour son roi, auquel il vint se présenter chargé de victoires et suivi de nombreux prisonniers qui, dans leur admiration, avaient nommé leur vainqueur "*Scid*," maître, seigneur.

Il n'est pas, en Espagne, de héros plus populaire que le Cid : ses exploits ont été le sujet d'un nombre infini de ballades et de romances, toutes plus exagérées les unes que les autres, et l'on sait que sous ce rapport, la littérature espagnole n'est pas parcimonieuse.

Revenant vers la ville, nous passons au pied d'un bel arc surmonté de trois petites pyramides, genre particulier à Burgos. Ce monument fut élevé par Philippe II sur les ruines du palais du premier comte de Castille.

Le seul mérite de Fernand Gonzalès est d'avoir été le fondateur de l'Indépendance de la Castille. Pour obtenir ce but, il mit toutes les mauvaises passions en jeu, trahit son roi, et appela les Maures à son secours. Vaincu, mais aussitôt pardonné, il réussit à marier sa fille au fils de son bienfaiteur ; et à la mort du roi, il intrigua tellement contre son propre gendre, qu'il finit par faire reconnaître son indépendance. La fin justifie-t-elle les moyens ?..... Son monument est, dans tous les cas, de beaucoup supérieur à celui du Cid.

.....

.....

Le Chapitre de la cathédrale de Burgos se compose de quarante-six prêtres, sans compter les chapelains des chapelles particulières, qui sont comme autant d'églises séparées. La ville elle-même compte près de deux cents ecclésiastiques, c'est-à-dire, un sur soixante habitants ! un sur quinze hommes faits !! Ce nombre est certainement exorbitant, mais il n'est heureusement pas aussi

<sup>1</sup> Rachel.



Les Révérends Pères Jésuites ayant eu la complaisance de se mettre à notre entière disposition, nous profitons de leurs bons services pour visiter la cathédrale dans tous ses détails.

Il faudrait des jours entiers pour bien étudier toutes les richesses que renferme cette église, non-seulement la plus belle, mais aussi la plus riche et la plus singulière que nous ayons vue : je n'entreprendrai donc pas de détailler les trésors immenses et véritablement cachés dont elle regorge ; je me contenterai de dire qu'ils suffiraient presque à la conversion de la moitié des païens de l'Asie et de l'Amérique.

Une de ces châsses délicates et ciselées avec le plus grand soin, comme on n'en voyait qu'au moyen âge, en serait l'unique modèle : donnez-lui des proportions colossales, lancez ses flèches à trois ou quatre cents pieds du sol, et vous aurez une idée des tours de la cathédrale de Burgos. La pierre, sous le ciseau des habiles ouvriers du moyen âge, a pris les formes élancées et délicates que l'on croirait ne pouvoir donner qu'à l'or ou à l'ivoire. Tout y est d'un grandiose et d'une profusion surprenante ; maître-autel recouvert de bas-reliefs, de statues, de candélabres en argent massif, au milieu desquels l'hostie sainte paraît continuellement aux fidèles derrière un bloc de crystal de roche ; stalles en bois sculpté dont chaque détail est d'un fini artistique ; lutrins en bronze, supportant des manuscrits de l'exécution la plus parfaite, qui sont, par leur antiquité, autant de preuves matérielles et présentes à tous de l'immutabilité du dogme catholique.

L'apparence de ce magnifique monument est cependant presque entièrement gâtée, à l'extérieur, par les misérables mesures qui l'enclavent et empêchent d'en avoir une vue générale, et à l'intérieur par une espèce d'enceinte en marbre et un lourd grillage qui entoure une grande partie de la nef principale et renferme, comme dans plusieurs autres cathédrales de l'Espagne, ce que

Portugal est là pour les détromper, et leur démontrer qu'il vaut bien mieux voir ce corps d'élite s'en tenir à ses idées conservatrices, *rétrogrades*, si on le veut !

J'étais à Rome en 1861 (lors de mon second voyage), avec un jeune prêtre canadien que nous avons pour la plupart connu et estimé ; il est mort depuis quelques mois, et c'est, si je ne me trompe, notre digne Evêque qui lui a fermé les yeux. Monsieur Leblond arrivait d'un long voyage en Espagne et en Portugal, et, je suis heureux de le dire, nos appréciations étaient absolument les mêmes par rapport à ce premier pays. "*Quant au Portugal*, me disait-il, *vous ne pouvez-vous figurer l'état déplorable de son bas clergé, sous le rapport de la vénalité, de l'ignorance et de l'immoralité ! Les évêques sont un corps d'élite, mais que peuvent-ils faire ? ils ont les mains liées par l'autorité.*" Je le crois volontiers ; un gouvernement qui peut persécuter et chasser *les petites sœurs des pauvres*, peut sans rougir corrompre un clergé pour le dominer plus facilement. Est-ce le sort que l'on réserve à l'Espagne, si le Portugal réussit à se l'annexer ? L'amitié de l'Angleterre à ce prix .....c'est trop cher.—*Note de l'Auteur.*

l'on nomme *la capilla reale*, c'est-à-dire, le maître-autel et le chœur.

Les nattes épaisses qui recouvrent les dalles de l'église me rappellent les moëlleux tapis des mosquées de Constantinople ; " cette habitude est presque générale en Espagne, nous dit notre bon cicérone, et doit être la suite d'un long contact avec les Maures."

On n'y connaît pas les bancs de nos églises de l'Amérique et de tous les temples protestants de l'Europe ; on y connaît encore moins les malencontreuses chaises des églises de la France. La cathédrale appartient au peuple, au pauvre comme au riche ; l'inégalité des rangs et des fortunes disparaît au pied des autels, et le pauvre peut y prier décemment, sans avoir d'avance loué une chaise, ou retenu une loge numérotée comme à l'Opéra !

Toutes les classes de la société, sans distinction aucune, y assistent aux offices soit debout ou à genoux ; les femmes s'accroupissent sur leurs talons et s'asseyent même quelquefois sur le pavé.....

Les Espagnols ont une dévotion toute particulière au Crucifix ; presque toutes leurs grandes villes possèdent leur Christ miraculeux, à peu près comme tous les oratoires, toutes les rues et tous les carrefours de l'Italie, leur Madone miraculeuse. Cette dévotion est cependant plus raisonnable et moins exagérée en Espagne qu'en Italie.

A part sa singularité et son très-grand mérite artistique, *El Christo de Burgos* est surtout cher au peuple, à cause de ses nombreux miracles et des grandes faveurs qu'il a accordées à la ville. La légende veut qu'il ait été trouvé flottant sur le golfe de Biscaye, par un marchand de Burgos, qui le fit transporter au couvent des Augustins.

Un Christ si miraculeusement trouvé ne pouvait manquer d'opérer des prodiges ; il en fit en effet tant et tant que l'Archevêque, du droit du plus fort, le fit transporter dans sa cathédrale, au grand chagrin des Augustins.

Ce Christ très-extraordinaire est formé d'une substance tout-à-fait inconnue, flexible et couleur de chair. On le prétend l'ouvrage de St. Luc qui, paraît-il, était aussi bon sculpteur que peintre habile, si l'on en juge par les nombreux ouvrages qui lui sont attribués ; il a, de plus, l'avantage de voir ses œuvres se conserver de générations en générations jusqu'à nos jours, tandis que celles de ses contemporains ont, pour la plupart, bel et bien disparu de la terre. Trouve-t-on une peinture un peu ancienne et extraordinaire, on la lui attribue, comme à Rome, dans une église près de *la Cloaca Maxima*. C'est très commode, et surtout de vérification fort difficile !!

Quoiqu'il en soit, le Christ de Burgos est un morceau d'art très-remarquable, et sans croire à tous ses miracles, je crois à cette parole sainte : " Avec la foi, on peut transporter les montagnes ; " j'aimerais encore autant tout accepter sans raisonnement, que douter de tout ; le doute dessèche l'âme et rend insipide tout ce qui n'est ni visible ni matériel. Celui qui abolirait les légendes nous rendrait un bien mauvais service !!!

.....

On nous fit voir, accroché aux murs d'une des nombreuses sacristies, un vieux coffre vermoulu et tout garni de barres de fer. C'est "*el cofre del Cid*," auquel il doit nécessairement s'attacher une légende.

Il paraîtrait, en effet, qu'après être tombé dans la disgrâce d'Alphonse VI, et se trouvant dans un grand besoin d'argent, pour continuer les guerres qu'il avait entreprises pour son propre compte contre les Maures, Rodrigue se décida à jouer de ruse pour obtenir d'un vieux Juif ce qu'il ne pouvait obtenir de son Roi. Il prend un gros coffre, le fait remplir de pierres, de sable et de morceaux de fer, et le fait transporter chez son Juif, auquel il offre sa vaisselle d'or et d'argent en gage. L'usurier accepte de grand cœur et donne l'argent voulu.

Après avoir battu les infidèles et leur avoir enlevé d'immenses richesses, le Cid rembourse la somme empruntée et réclame son gage, qu'il fait ouvrir aux yeux de l'usurier ébahi, etc.

Il faut croire que le brave des braves avait la certitude de vaincre ses ennemis et de pouvoir acquitter ses dettes!!! Sinon, "*el cofre del Cid*" ne mériterait d'être conservé comme s'il renfermait encore les trésors de Rodrigue.

.....

Nous disons adieu à notre complaisant cicérone, qui fut parfait pour nous, comme l'avaient été ses frères à Rome, à Turin, à Strasbourg et à Metz, et vers dix heures du soir (le 21 novembre), nous nous installons de notre mieux dans le coupé de la diligence pour Madrid, avec la perspective d'une nuit froide et désagréable.

Au lever du jour, nous avons autour de nous le spectacle le plus navrant de la désolation. Les montagnes crayeuses de la Judée, le sol crevassé des bords de la mer Morte, les sables mouvants qui entourent Cracovie, ne vous prennent pas plus au cœur que cet immense plateau (j'allais dire cet immense désert) de la vieille Castille, avec ses collines grisâtres, ses terres desséchées par les vents du nord et brûlées par le soleil, et ses masures en ruine.

L'œil cherche en vain un objet agréable pour se reposer ; il ne

rencontre que tristesse et misère : c'est un mendiant déguenillé, deux ou trois mulets couverts de poussière et conduits par un malheureux paysan, exténué par les fatigues d'une longue route. Dans le lointain, c'est la misérable tour d'une église ruinée, dont la cloche vous annonce seule que le pays est habité.

La tristesse semble empreinte dans tout ce qui vous entoure ; le chant des oiseaux ne s'y fait guère plus entendre que sur les bords de la mer maudite ;<sup>1</sup> on s'attendrait plutôt à y voir une procession funèbre serpentant le long du sentier de la montagne au lugubre chant du *Requiem*.

Je comparais plus haut le mendiant castillan au lazzarone napolitain, et certainement avec raison, car ils sont aussi fainéants l'un que l'autre ; mais quelle différence dans les causes de cette paresse et tous ses effets sur l'homme !

L'un est paresseux parce que son pays est trop riche, trop productif ; l'autre, parce qu'il est trop pauvre, trop désolé : l'Italien nage dans l'abondance ; un climat délicieux, un ciel toujours pur, un sol produisant de lui-même et presque sans culture, tout influe sur ses mœurs et sur son caractère. Il est mendiant parce qu'il y gagne ; ne travaille pas, parce qu'il peut vivre sans travail ; couche dans les rues et sur les places publiques, parce qu'un logement lui est inutile ; enfin il est gai, content, parce qu'il n'a pas de besoins et que le beau ciel de l'Italie influe sur lui.

Le Castillan, tout au contraire, est paresseux parce qu'il est découragé de cultiver un sol ingrat ; ses soins, ses troubles ne seront pas rétribués, il préfère donc se contenter philosophiquement d'un morceau de pain noir et d'une gousse d'ail, qu'il peut toujours se procurer facilement. Il est triste, taciturne, parce que son pays est la désolation même et que le soleil lui brûle le cerveau.

Le mendiant castillan est sobre et courageux ; les lazzaroni sont spirituels, mous et efféminés ; ils feraient d'excellents filous et les Castillans de terribles brigands !

Malgré ses défauts, je préfère le paysan espagnol avec sa franchise et son esprit national indomptable : qu'il survienne une difficulté, un danger public, le Castillan sera debout, il jettera de côté son grand manteau et, comme au commencement de ce siècle, il chassera l'étranger ; le Napolitain, au contraire, se soumettra presque sans difficulté, de peur de compromettre sa tranquillité, son délicieux *far niente*.

Nous voyageons presque toute la journée sans interruption ; notre

<sup>1</sup> La Vieille Castille a presque entièrement été dépouillée de ses arbres. Les habitants prétendent qu'ils attiraient les oiseaux et favorisaient par conséquent leurs ravages !

lourde diligence nous transporte avec rapidité à travers quelques misérables village ; tous plus sales les uns que les autres ; de braves mendiants nous assiègent à chaque relais, et nous demandent l'aumône avec une dignité à faire rire ; d'autres se contentent de nous toiser du haut de leur grandeur, sans forfanterie aucune, probablement aussi sans arrière-pensée blessante pour nos individus. Ils sont évidemment nos supérieurs ! “ *Noble como el Rege...aun... Noble comme le Roi et...même...* ” écrivait un simple chevalier Castillan au bas de sa signature, et comme on lui demandait ce que signifiait ce “ même, ” il répondit qu'étant chevalier, il était noble comme le Roi, et qu'étant Castillan, il l'était plus, car le Roi n'était que Français !!!

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous engageons dans les ramifications du versant septentrional de la Sorno Sierra, chaîne de montagnes qui sépare les deux Castilles ; je n'en étais pas fâché, la rapidité de la course sur des chemins raboteux m'avait littéralement moulu.....

Le service postal de la France et de presque tous les pays de l'Europe ne se fait qu'avec des chevaux ; mais en Espagne, on ne se sert guère que de mulets, dont on a la singulière habitude de raser tout le crin de la queue, et tout le poil du ventre jusqu'à mi-corps, formant ainsi une ligne tracée horizontalement sur les flancs de l'animal. On dirait d'une énorme souris ; sept de ces mules sont ordinairement attelées à la voiture, quelquefois dix et même dix-huit.

Sur le siège de l'impériale se trouve perché, comme en France, le *Mayoral* (conducteur, chef), le dispensateur des faveurs, le régulateur des arrêts, qu'il peut allonger ou raccourcir selon son caprice, ou plutôt, selon le désir des voyageurs généreux. Le *Delantero* (postillon) enfourche la mule de devant, la *capitana*, et à un signal du *Mayoral* tout le vaste attelage part à fond de train, excité par les cris et les coups de bâton que le *Zagal* leur fait pleuvoir sur les flancs et sur le dos.

Ce *Zagal*, qu'on ne retrouve qu'en Espagne, est le plus singulier personnage que l'on puisse imaginer ; tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il n'a pas de place fixe. Il ne court pas, il voltige autour de la voiture, se perche quelquefois sur l'impériale, puis s'accroche aux portières et ne prend pas un seul instant de repos ; ses cris sont à faire peur ; il gourmande les bêtes ou les encourage en les appelant par leurs noms, *capitana*, paresseux, *coronel* (colonel) ; les *caramba*, les *carraco* tombent de sa bouche avec autant de rapidité que les coups de bâton sur le dos de ses pauvres mules.

Ses fonctions sont celles d'un officieux *factotum* ; il enraie et met le sabot, ce qui ne l'empêche pas de rouler de temps à autre une cigarette entre ses doigts, et de la fumer pendant les courts entr'actes de la comédie qu'il nous donne.

On croirait naturellement ce malheureux moulu et rompu de fatigue en arrivant au relais ; mais point du tout ; il n'est qu'en nage, et me rappelle une des fables les plus spirituelles de Lafontaine. Comme la mouche du coche, mais avec un peu plus de raison, il s'imagine avoir le plus grand mérite ; c'est lui qui fait mouvoir la lourde machine, et il désire que les voyageurs le remercient en le gratifiant d'un petit réal ou d'un cigare qu'il aime tout autant. Le *Zagal* rit toujours, il ne peut, par conséquent, être Castillan !

.....

L. R. MASSON.

---

# NÉLIDA

OU LES GUERRES CANADIENNES DE 1812.

---

## II

LES ANGES DU ROCHER.

*Suite.*

Dans d'aussi perplexes circonstances, le missionnaire n'hésita point à devenir pour eux un second père. Les prenant dans ses bras, il les bénit, versa sur leur tête l'eau régénératrice, et courut les porter à une femme iroquoise de la jeune chrétienté qu'il avait réunie autour de ses rochers. Celle-ci les éleva jusqu'au moment où ils purent tous deux venir habiter la cellule du bon père, qui les aima bientôt de la plus tendre affection. Et comment aurait-il pu ne pas en être ainsi ?

Jamais regard n'avait contemplé un plus joli groupe que celui de ces deux chérubins dont la beauté eût fait envie aux anges du ciel. Rien de plus caressant, de plus doux, de plus aimant que ces deux beaux enfants. Le vieillard semblait renaître en les contemplant, et souvent, les attirant sur sa poitrine, il les couvrait de ses baisers et bénissait Dieu de lui avoir donné ce bonheur dans sa vieillesse, comme une anticipation des récompenses réservées à sa vie laborieuse et sainte.

Leur beauté morale et physique ne fit que croître avec l'âge. Ils vivaient toujours ensemble, et là où l'on rencontrait le frère, on était sûr d'apercevoir bientôt la sœur. Nélida, timide et tendre, se montra de bonne heure compatissante aux maux des autres. Sa

plus douce occupation était de sécher les larmes de ceux qu'elle voyait souffrir et de venir au secours des malheureux. Cependant, elle se plaisait aussi à suivre son frère dans les bois, à le voir grimper aux arbres, comme les autres petits sauvages, ou traverser les rivières à la nage, comme un jeune bison qui va se baigner dans le fleuve.

Aucun de ses compagnons n'était plus habile à bander un arc et à frapper l'oiseau fuyant à travers les airs. Aux ruses du sauvage, il joignait le jugement d'un Européen ; aussi son ascendant sur les enfants de la petite chrétienté iroquoise était-il déjà pareil à celui que possédaient les sachems les plus expérimentés dans l'assemblée, des guerriers de leur tribu. Le missionnaire s'en félicitait secrètement, car il voyait dans ce généreux et intrépide enfant un chef futur de sa nouvelle église qu'il saurait défendre, après lui, contre les influences des barbares, en la préservant d'une ruine fatale.

Afin de compléter son œuvre, le père Mesnard envoya Nélida au couvent de Montréal où elle devait achever son éducation.

Ottanis, au contraire, fut envoyé au séminaire de Québec, pour compléter les études humanitaires qu'il avait commencées sous la direction du bon missionnaire. Plusieurs années s'écoulèrent avant que les deux enfants ne fussent de nouveau réunis pour ne se séparer jamais.

A leur retour, quelle ne fut pas leur surprise en apercevant auprès de la grotte du missionnaire un gracieux ermitage à plusieurs compartiments qu'il leur avait fait élever en leur absence ! De là, on découvrait au loin le paysage le plus enchanteur. L'ermitage lui-même était une petite merveille. Le lierre serpentait tout autour et l'abritait contre la violence des pluies.

Une fraîche pelouse s'étendait entre les rochers, et, tout auprès, un gracieux berceau de charmille s'élevait au milieu du jardin du bon prêtre. C'était modeste, mais c'était poétique et beau comme un nid de rossignol entre les fleurs qui décorent de leur éclat la nudité du roc. La reconnaissance arracha des pleurs à ces deux beaux jeunes gens, qui se jetèrent dans les bras du bon prêtre et le couvrirent de leurs larmes d'amour et de gratitude.

Ils avaient seize ans ! Tous deux, en grandissant, étaient presque devenus méconnaissables, car des merveilles s'étaient opérées en eux pendant leur longue absence. Le frère et la sœur, qui se revoaient pour la première fois après avoir si longtemps soupiré après cette heure à jamais fortunée, se regardaient avec un muet étonnement, comme si, au réveil d'une longue nuit, une fée mystérieuse avait touché leur existence de son talisman miraculeux.

Nélida, qui, à son départ, se faisait de longues tresses de sa chevelure une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double ceintre du plus riche satin, qui se nouait derrière les oreilles. Le reste de sa tenue, quoique continuant à se modeler sur les costumes des sauvages qu'elle préférait à ceux des Françaises, décelait le plus exquis instinct du beau, si naturel à son sexe. L'étude avait développé les charmes de son esprit, qui ne pouvaient être égalés que par ceux de sa personne.

Ottanis, au contraire, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans l'étude du goût et de l'élégance. Il semblait même n'avoir jamais songé à prendre le moindre soin de sa personne ; aussi parut-il tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Il était beau cependant, mais de cette beauté mâle qui caractérise le guerrier qui doit un jour s'enivrer des vapeurs du sang sur un champ de bataille.

Chez lui, une humeur sombre avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe occupait continuellement son imagination, naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne fermait pas du moins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel ; mais dès qu'il était seul, et il affectait de rechercher la solitude, ses pensées reprenaient leur cours et retombaient, comme un cauchemar, sur sa pauvre âme endolorie, cette âme d'élite qui possédait tout ce qu'il aurait fallu pour en faire un savant ou un artiste, aussi bien qu'un capitaine intrépide et habile.

Bientôt Nélida éprouva, à son tour, quelque chose de la tristesse qui minait sourdement son frère. Elle ne pouvait, sans se sentir des larmes dans les yeux, le voir dès le matin jeter son fusil sur son épaule, siffler son chien et s'enfoncer solitaire sous le dôme des plus épaisses forêts, pour ne reparaitre que le soir plus morne, plus abattu, plus brisé que jamais de fatigues et de tourments intérieurs. A cette vue, Nélida renchérisait encore sur la taciturne mélancolie de son frère. Insensiblement, elle en vint aussi à passer une grande partie de ses jours en promenades sans but déterminé, pour ne rentrer que le soir sans savoir ce qu'elle avait fait.

Un jour, elle se décida à suivre son frère dans ses mystérieuses excursions. Elle le surprit assis sur la dernière pierre d'un précipice qui dominait un gouffre où les eaux du fleuve venaient se briser en cascades mugissantes. Sous ses pieds, celles-ci rejaillissaient revêtues des plus brillantes couleurs. Des vagues se choquaient entre elles, se mêlaient, s'embrassaient pour retomber

enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et le promontoire, bondissait tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. On eût dit que le fleuve, par un effort suprême, semblait vouloir étaler en ce lieu toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Si, à de courts intervalles, un bateau venait à s'engouffrer dans ces gorges, il semblait tout à coup disparaître pour jamais sous l'écume mugissante ; mais bientôt il remontait glorieux sur la cime des vagues, prêt à recommencer la lutte, sans perdre le temps de sécher ses bords qui semblaient briller sous les pierres étincelantes dont il paraissait décoré. Muet et pensif, Ottanis contemplait ce spectacle d'un regard distrait, tandis que sa sœur le regardait de loin, en répandant des larmes. Soudain elle le vit tourner la vue de son côté.

Elle s'enfuit aussitôt pour lui dérober son indiscretion et la rougeur de ses yeux. Mais le jeune homme l'a vue s'éloigner plus légère qu'une biche dans les forêts. S'élançant des rochers où il se plaît à nourrir sa tristesse, il allonge ses pas dans la plaine et ne tarde pas à l'atteindre. L'enlaçant alors dans ses bras, il lui demande pardon de la solitude où il la laisse et lui promet de s'efforcer, à l'avenir, de lui rendre la vie douce et joyeuse.

— Pourquoi me fuis-tu ? s'écria la malheureuse jeune fille fondant en larmes. Que t'ai-je donc fait pour que tu puisses t'obstiner à me délaisser ainsi ? Ah ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète quand je te vois t'éloigner, accablé du poids de tes noires préoccupations ! Combien ne me paraîs-tu pas souffrir dans cette solitude que tu cherches cependant avec une si cruelle obstination ! Qui sait si, en parlant ensemble du sujet de nos inquiétudes, quand nous sommes éloignés l'un de l'autre, nous n'allégerions pas nos peines ?

— Hélas ! répondit le jeune homme avec amertume, rien ne t'empêché, toi, de me parler de tes soucis, mais que n'aurais-je pas à me reprocher si j'allais éveiller dans ton âme tous les tourments que j'endure par l'aveu de l'inquiétude qui les cause ?

— Tu consens à ce que je te parle un peu de mes chagrins, n'est-ce pas, mon frère ? Eh bien ! tu as vu souvent ces petites sauvagesses qui viennent ici cueillir des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles : " Ce panier de mûres ou de framboises, je le garde pour maman. ?" Comme elles parlent avec amour, avec tendresse de leur mère, ces pauvres enfants ! Qu'elles doivent être heureuses de pouvoir, chaque jour, la presser dans leurs bras, en recevoir caresses et baisers ! Oh ! combien j'eusse aimé ma mère, moi, si Dieu m'eût donné de la connaître ! Que de fois cette question

désespérante n'est-elle pas venue errer sur mes lèvres : " Notre mère à nous, qui est-elle ? où est-elle ? " Ne pense-tu pas comme moi, frère, qu'il est cruel, oh ! bien cruel, de ne pouvoir répondre à une pareille question ? de n'avoir à nos côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers ?

—Et toi donc aussi, malheureuse enfant, tu te laisses ronger par cette pensée ! Ah ! mon Dieu, ce qui me désole si cruellement est ce qui fait ton supplice ! Oh ! oui, une mère, une mère, pour lui confier nos peines, nos projets ; une mère à aimer, à bénir, dont nous écouterions avec amour les douces paroles, dont nous recevriions les encouragements et les caresses !

—Oh ! quel bonheur, si nous pouvions la retrouver un jour !

—La retrouver ! Oh ! non, jamais ! Ne l'espère pas, la déception serait trop cruelle !

Ces paroles replongèrent subitement la jeune fille dans l'accablement du désespoir. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle se mit à rouler machinalement entre ses doigts une des boucles de sa chevelure qui ondulait si gracieusement sur son cou d'albâtre.

Son regard plein de larmes contenues errait sur la cascade mugissante dont les vagues n'étaient pas moins tourmentées que les sentiments qui bouleversaient son cœur. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux d'Ottanis se mouillèrent, à leur tour, de pleurs douloureux. S'abandonnant alors, pour consoler sa sœur, à des illusions qui ne l'égarèrent pas, il résolut de feindre un espoir qu'il n'osait concevoir et essaya de relever le courage de celle qu'il aimait par ces tendres paroles :

—Sœur, pourquoi te livrer à ce chagrin qui nous énerve ? Où nous conduiront ces tourments impuissants et ces tristesses cachées ? Peut être tout espoir de retrouver notre mère n'est-il pas à jamais perdu. Au lieu de me consumer inutilement au milieu de ces forêts, je vais désormais vouer ma vie entière à cette recherche digne de mon courage et de mes jeunes ans.

—Oh ! Dieu bénira tes efforts, sois-en sûr, mon Ottanis bien-aimé.

—Peut-être ! Mais s'ils n'étaient pas couronnés de succès, pourquoi braver la volonté divine qui ne nous a pas créés pour souffrir, mais pour agir, faire le bien, nous dévouer et trouver le bonheur dans l'accomplissement du devoir ?

" Sœur, quel est l'homme qui ne donnerait sa vie pour te rendre heureuse ? Tu es belle entre toutes les jeunes filles que j'ai connues : tu possèdes une instruction rare dans ces contrées ; ton

esprit a je ne sais quel charme indéfinissable qui captive et ravit quand tu ne t'abandonnes pas aux noires inspirations d'une tristesse qui ne nous a déjà fait que trop de mal ; enfin, tu es si compatissante, si dévouée, si bonne qu'ici on ne t'appelle plus que l'ange du rocher. Crois-moi, avec de telles qualités, il n'y a pas d'homme qui ne serait heureux de t'appeler sa femme et de se dévouer au bonheur de ton existence. Oh ! alors tu seras bien heureuse, ma sœur ! Tu goûteras toutes les joies pures, toutes les joies saintes d'un petit ménage chrétien, où règnera la sympathie, la propreté coquette d'une douce médiocrité. Tu travailleras, car le travail est saint ; tu prépareras le repas de ton mari ; tu passeras des heures à l'attendre quand il sera sorti, tu t'occuperas de jolis petits enfants qui te mangeront de caresses et de baisers. Que veux-tu que Dieu donne de plus agréable à nos cœurs que la réalité d'une telle vie ? et cette vie sera cependant la tienne, ô ma bonne et sainte sœur, car quelle femme en est plus digne que toi ?

— Mais alors pourquoi pleures-tu donc en cherchant à me consoler par la peinture de ces radieuses illusions ?

— Oh ! c'est qu'un douloureux pressentiment m'avertit que ce bonheur n'existera jamais pour moi.

— Alors, je n'en veux pas non plus, je resterai sans cesse auprès de toi ; je serai ton ange consolateur, ô mon bon frère ! tes douleurs seront les miennes et tes joies seront mes joies.

Et la jeune fille se jeta dans les bras de son frère en fondant en larmes. Ces deux jeunes gens si bons et si beaux retournèrent ensemble à l'ermitage, où le vieux prêtre les voyait chaque jour venir avec un redoublement de joie. Pendant ses excursions évangéliques, il leur laissait la plus complète liberté, car le bon père les gâtait un peu, comme font tous les vieillards. Il en était si ardemment aimé que jamais il n'eût osé leur faire un reproche. Cependant leur tristesse croissante, leurs courses plus fréquentes dans les forêts, avaient fini par l'inquiéter. Prenant Ottanis à l'écart, il voulut connaître la cause du changement qu'il avait remarqué en lui, et quand celui-ci lui eût fait l'aveu des préoccupations filiales qui le tourmentaient, le bon père, fondant à son tour en larmes, lui dit avec une douce mansuétude :

— Mon fils, j'ignore quels sont ceux qui vous ont donné la vie. Un jour, un chef iroquois vous apporta dans ma cellule en m'ordonnant de vous élever en chrétiens. Il vous avait enlevés à vos parents pour se venger de je ne sais quel sujet de haine qu'il nourrissait contre votre père. Dieu m'est témoin que je vous ai élevés tous deux comme si vous aviez été mes propres enfants.

— Et je t'en remercie, crois-le bien, ô mon bon père, de toute la profondeur d'une reconnaissance sans bornes.

— Oh ! je sais que vous m'aimez, répondit le vieux martyr avec la tendresse de Celui qui avait dit : " Laissez venir à moi les petits enfants ! " C'est vous qui avez fait de ma vieillesse un paradis anticipé. Mais pourquoi vous tourmenter de préoccupations qui sont peut-être contraires aux desseins de la Providence sur votre destinée ?

— S'il est vrai que tu m'aimes, répliqua aussitôt le bouillant jeune homme, comme saisi d'une illumination soudaine, ne cherche pas à combattre un dessein que Dieu seul peut m'avoir inspiré. J'ai juré à ma sœur que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour retrouver nos parents, je vais consacrer ma vie à cette sainte entreprise. Connais-tu le nom du chef iroquois qui nous a confiés à tes soins ?

— Oh ! mon Dieu, que prétends-tu faire ?

— J'irai le trouver et il me révélera quels sont les auteurs de nos jours, ou le jugement de Dieu décidera entre nous.

— Ah ! jamais !.....

— Son nom ! mon père, son nom ! s'écria l'impétueux enfant.

— Eh bien ! puisque tu le veux, que Dieu te protège ! Son nom est Alléwémi, le chef de la tribu de l'Aigle.

Le lendemain, Ottanis embrassa le vieux missionnaire, dit à sa sœur d'espérer, et chargeant son épaule de son rifle, sa ceinture de sa hache d'armes et de son couteau-poignard, il s'élança à travers les forêts à la recherche de celui qui l'avait séparé des auteurs de ses jours. Les Iroquois, les Algonquins et d'autres tribus sauvages du Haut-Canada marchaient en ce moment contre les Américains campés sur leurs frontières. Ces derniers traînaient à leur suite des tribus d'Ottawais, de Hurons, d'Illinois et de Sioux qu'ils voulaient opposer, dans leur lutte agressive, aux peuplades canadiennes. Ottanis n'eut aucune peine à parvenir jusqu'au puissant chef de la plus noble des tribus iroquoises.

Il lui dit en termes hautains et fiers quel était le but de sa longue course à travers les forêts.

— Tu veux connaître les auteurs de tes jours ? lui dit en ricanant Alléwémi ; alors suis-nous au carnage des lions ; si tu es digne du sang dont tu sors, je te ferai connaître ton père après la bataille et t'offrirai de vider notre querelle au rifle, à la hache ou au couteau, à ton choix.

On marcha droit à l'ennemi. La campagne dura plusieurs mois, et se passa plutôt en escarmouches qu'en combats réguliers. C'était à qui lutterait de ruse, de stratagème, de férocité sauvage.

Chaque jour, le sang coulait ; chaque jour, des chevelures étaient scalpées ; et de part et d'autre, on était sans pitié. Parmi les Indiens alliés aux Américains, se faisait surtout remarquer un chef Huron, nommé Oskouï, chef de la tribu du Serpent.

Il était d'une taille athlétique, d'une force de buffle en fureur, et d'une adresse diabolique. C'était surtout contre ce sauvage et sa troupe qu'Alléwémi, fils de Miscou, paraissait s'acharner de préférence. Mais l'adresse infernale de ces deux chefs les avait toujours fait échapper aux pièges qu'ils se tendaient mutuellement. Ottanis, étonné de la valeur et de la prodigieuse habileté du chef huron, résolut de l'attaquer et d'acquérir ainsi une réputation impérissable parmi les sauvages. Sortant une nuit avec quelques vaillants compagnons, il remonta le cours d'une rivière sur laquelle campait la tribu du chef ennemi, parvint à mettre le feu au camp, et, à la faveur du désordre général, se mit à faire un grand carnage de cette tribu héroïque. C'est au moment où il s'enivrait de l'exaltation que lui causait un tel exploit qu'Oskouï le rencontra. Ralliant sa troupe, que cette surprise avait jetée dans une terreur panique, il n'eut aucune peine à forcer cette poignée à reculer jusqu'au camp canadien.

Mais au bruit de cette attaque, à la vue des flammes qui dévoilaient le camp des Hurons, toutes les tribus s'étaient mises en mouvement. Une mêlée épouvantable eut lieu au-dessus du lac Saint-Clair, et des bataillons entiers de combattants tombèrent sur la plage ensanglantée. Quand les munitions de poudre furent épuisées de part et d'autre, on se saisit corps à corps, et les couteaux à scalper jouèrent avec une épouvantable énergie.

Armé de son terrible tomahawk, Oskouï n'avait pas perdu un seul instant de vue le hardi agresseur qui avait osé venir l'attaquer jusque dans son camp. S'ouvrant une large voie sur des monceaux de cadavres, il finit par le rejoindre. Ni la jeunesse, ni la beauté, ni la juvénile intrépidité d'Ottanis ne peuvent étouffer dans son âme la fureur dont il est animé. Il fond sur le jeune homme comme un lion sur une tendre gazelle. Mais plus l'ennemi est terrible et puissant, plus Ottanis sent croître sa vaillance. D'un bond, il évite le coup de massue du farouche chef des Hurons, et voltigeant autour de son ennemi, comme fait l'abeille autour de l'ours qui vient de dévorer son miel, il le harcèle, le provoque, le frappe, tantôt à droite, tantôt à gauche. Oskouï rugit comme un taureau sauvage qui sent une meute acharnée lui déchirer les flancs. Soudain, saisissant son rival au passage, il l'attire sur sa rude poitrine, le serre dans ses bras, lui brise la poitrine et les reins, et le laisse retomber mort sur la terre. Une joie féroce

se peint alors sur le visage du barbare, il contemple sa victime avec un sentiment de satisfaction sauvage, Déjà sa main s'est armée du couteau fatal avec lequel il va scalper la chevelure de son ennemi, quand un rire retentissant éclate à quelques pas de lui en même temps que ces paroles viennent frapper ses oreilles :

— Sois heureux, Oskoui, sois le plus heureux des pères : tu viens de tuer ton fils !

Et l'homme qui prononçait ces paroles disparaît en s'enfonçant au milieu des bataillons. Oskoui demeura un instant comme frappé de la foudre ; puis, poussant un cri terrible, il arrache les vêtements qui recouvrent la poitrine de son fils et y découvre la figure d'un aigle que lui-même y avait gravée, quand l'enfant était encore au berceau. Une clameur lamentable sortit de sa poitrine il saisit ce corps dans ses bras, le couvre de larmes et de baisers et s'adresse les paroles les plus odieuses. Sa tribu se réunit autour de lui, et, à l'horrible nouvelle de ce qui vient de se passer, tous les guerriers qui la composent ne peuvent retenir leurs sanglots. Tout à coup le malheureux père tire son couteau pour s'en frapper ; mais ceux qui l'entourent se sont aperçu de ses desseins et s'élancent pour l'empêcher de les exécuter.

— Vengeons-le ! s'écrie un sauvage.

— Oh ! oui ! vengeons-le ! répète le malheureux père, saisi d'une inexprimable fureur, et confiant le cadavre à un des plus jeunes guerriers, il s'élança sur les Iroquois avec un emportement irrésistible. Ceux-ci furent défaits et refoulés jusque dans leur forêt, où l'armée américaine n'osa les poursuivre.

Pendant ce temps, un canot s'était approché du lieu du combat. Dès qu'il toucha le rivage, un homme en sortit, s'élança sur le gardien du cadavre d'Ottanis, le frappa d'un coup mortel, lui scalpa la chevelure et emporta dans sa barque le jeune guerrier qu'avait étouffé son propre père. Quand Oskoui revint vers le lieu où il avait laissé le cadavre de son malheureux fils, il aperçut à l'horizon la nacelle qui fuyait sur le lac Huron dans la direction des îles Manitoulines. Un féroce cri de vengeance sortit de sa poitrine, et il s'affaissa sur le rivage d'où l'emportèrent ses compagnons.

La pirogue, après deux jours de navigation, aborda au rocher. Alléwémi prit le cadavre dans ses bras, gravit l'escarpement comme l'eut fait un chat-tigre, déposa le cadavre dans la couche du rocher et disparut.

Sur le soir, le vieux missionnaire et Nélida revinrent à l'ermitage. La première chose qui frappa leur vue fut le cadavre de l'infortuné Ottanis. A l'aspect de son frère, qui ne devait plus

s'éveiller de son sommeil de mort, Nélida sentit ses genoux fléchir sous elle et s'évanouit. Le veillard s'agenouilla, et pria. De grosses larmes tombèrent de ses yeux sur le corps inanimé de son fils.

— C'est moi, cher enfant, qui ai causé ta mort ! s'écriait-il avec désespoir ; j'aurais dû savoir me taire.

Et se frappant la poitrine, il demandait à Dieu pardon et couvrait de ses baisers la bouche décolorée du jeune homme.

Lorsque Nélida revint à elle, elle se précipita sur le cadavre de son frère qu'elle pressa sur sa poitrine sans proférer une plainte, sans exhaler un cri de douleur. Pas une larme ne coula de ses yeux, pas un murmure ne sortit de ses lèvres. Le veillard lui ôta doucement le corps de celui qu'elle avait tant aimé, le coucha sur son lit de feuillage et amena sa fille au village. Nélida se laissa faire comme un enfant ; mais bientôt la fièvre vint habiter ses os, et pendant six semaines, elle demeura entre la vie et la mort.

Les soins du vieux prêtre parvinrent cependant à la sauver. Mais, depuis ce moment, plus un sourire ne vint épanouir ses lèvres, plus une chanson joyeuse ne sortit de son sein. Elle ne quitta plus le vieux prêtre, qu'elle accompagna dans toutes ses excursions. Son cœur, brisé par la douleur, devint un foyer de compassion ineffable pour tous ceux qui souffraient. Elle passait sa vie à soigner les malades, à donner des consolations aux malheureux, à recueillir des plantes médicinales qui calment les douleurs physiques ; mais les forêts américaines ne renfermaient pas la fleur qui eut pu cicatriser la plaie de son cœur. Sa douceur angélique, son inaltérable bonté, son dévouement sans bornes, ses bienfaits continuels, lui valurent plus que jamais le doux nom d'ange du rocher.

Chaque jour, elle allait prier avec le veillard sur la tombe de son frère, qu'elle couvrait de fleurs à la manière des Indiens. Parfois aussi elle le conduisait jusqu'aux cascades où tous deux s'étaient révélé la nature du chagrin qui les consumait.

(A continuer.)

T. L.

# LES SEIGNEURS DE FRONTENAC.

---

GÉNÉALOGIE, BRIBES BIOGRAPHIQUES, HISTORIETTES.

## I

Si une existence doucement agitée par de naïves émotions devait être le rêve du sage, il faudrait porter envie au bibliomane. La belle existence que la sienne ! l'homme heureux ! — Ah ! vous dit-il dans sa bonne foi, tant d'autres pourraient jouir ! Le bonheur est facile : on le goûte à amasser... — Du bien ? des honneurs ? de la gloire ?... — Eh non ! des livres, des livres, des livres.

X\*\*\* rencontre son ami Z\*\*\*, le bibliomane.

— J'ai trouvé par hasard dans un meuble antique de méchants bouquins envieux, étoilés de moisissures, rapetassés : les veux-tu ?

Dans sa surprise le collectionneur lui serre les mains, et d'une voix qui tremble de joie :

— J'irai les chercher.

Ce n'est ni un prince, ni un banquier, ni l'épicurien d'Horace, ni le savetier du fabuliste, qui se sentent jamais le cœur si content. Le soir venu, il vente ou il gèle, n'importe ; l'amateur de livres, le manteau tiré sur le visage, prend le chemin du logis de l'ami généreux, et quelles enjambées il fait ! On dirait d'un chasseur de lièvres qui visite par les clairières ses fils de laiton. Tout-à-coup le marteau ébranle l'air de claquements sonores, qui font aboyer les chiens à la ronde.

— Ouvrez, c'est moi !

— Ah ! Dieu ! que j'ai eu frayeur ! je m'imaginai qu'un incendie éclatait au rez-de-chaussée.

— Je viens les chercher, tes méchants bouquins que tu as trouvés dans un vieux meuble. Par les perles d'Ennius! les superbes in-folio! et ce ne sont ni des *Infortiat* ni des gloses! Scélérat, de les appeler de *méchants bouquins*! J'ai envie de t'embrasser. Bonsoir! je brûle de parcourir cela au logis, au coin du feu, et j'enfile la venelle.

Il s'envole. Les pans de son manteau ondulant au vent de bise, le chapeau un peu incliné, les in folio aux dents, les joues retroussées par un joyeux sourire: est-ce un bibliomane? est-ce un amoureux en bonne fortune?...

Un avare, de Villejuif, ayant trouvé sous une pierre de l'âtre, où elle était de toute ancienneté, une pistole d'or bien lourde, bien trébuchante, s'évanouit de grand plaisir. Les bibliomanes ont de telles joies subites. Mais la passion de l'avare est sordide et vilaine; la manie des livres, au contraire, est toujours une innocente faiblesse que peuvent avouer des cœurs honnêtes.

Or, je suis un peu bibliomane; j'adore bouquiner. C'est si charmant de fureter parmi les vieux livres! On les prend en souriant d'aise comme on cueille une fleur en octobre, on en visite et revisite d'un œil réjoui par ci par là une page ou deux, on donne gaiement du pouce au feuillet, cherchant toujours... — Quoi donc?... on ne sait pas: des choses inconnues!

Hé! qui ne les aimerait pas ces bons vieux tomes du temps passé? Le moins homme de goût n'en regrette-t-il pas même jusqu'aux grâces extérieures? titres en rouges, lettres quelquefois majuscules, initiales historiées, caractères surannés où l'on retrouve l'U consonne de Xavier de Maistre, vignettes, fleurons et culs-de-lampe. Et la reliure en peau d'âne ou de veau, comme elle était solidement cousue avec des cordelettes! Aussi, c'était indestructible à l'égal des ouvrages romains—les aqueducs ou les *via ferrez*. Aux écrits d'à présent, l'ouvrier met une couverture qui n'a point de durée. On tremble à ouvrir un livre. Un fil—le plus fragile—attache les feuillets aux cartons. Il faut pour tourner ces feuillets une main circonspecte, expérimentée, comme pour saisir par l'aile une libellule. *Enfants, n'y touchez pas!*

L'autre jour, plein de confiance en \*\*\*, libraire-reliureur à l'enseigne de l'in-folio de bois doré, je lui porte Montaigne, LaFontaine, et autres épées de chevet.

— Reliez-moi cela solidement.

— Soyez sans crainte.

Fort bien. Ce matin donc, je reçois les volumes: reliure à dos brisé, maroquinerie écarlates, lisérés et fleurons d'or. Six volumes

charmants ! Seulement, je serai désormais privé de les lire : le temps de n'y pas toucher, tout s'effeuille.

Bien a pris à Boileau de fleurir au dix-septième siècle. S'il fût né de nos jours, il n'achevait pas le cinquième chant de son *Lutrin*. En effet, comment Fabri, le chanoine, aurait-il pu écraser le sacristain Boirude avec un de ces livres qui vous mollissent comme flocons de neige dans la main ?

## II

Il y a quelque temps, un hasard heureux m'a fait découvrir, dans la poudre d'une bibliothèque, deux petits in-douze dont la bonne vieille reliure est toute grignotée des vers. En bibliomane sensible, j'ai eu pitié de leur détresse et les ai apportés au logis. Ils me récompensent bien à cette heure.

L'auteur de ces pauvres bouquins porte un nom tombé dans l'oubli ; son style possède peu de qualités : il n'est ni copieux en expressions, ni nourri de pensées. Mais si froid et plat que soit un livre, ne faut-il pas qu'il rencontre de fois à autre un lecteur ? Et quel lecteur n'a jamais lu que des choses bien écrites, mieux que bien écrites, bien pensées, des chefs-d'œuvre enfin triés sur le volet ! De quelque bon goût que l'on soit doué, il vient des moments où on est las de la prose sublime et des beaux vers. Comme un manant qui verrait un roi environné de sa cour dans un palais de marbre, on se sauve en criant : Allons admirer maintenant nos chaumières ! A Bossuet, à Corneille, à Pascal, on préfère plus volontiers alors quelque pauvre hère du troisième ordre. Outre qu'il nous met en belle humeur, on peut trouver, au travers des mots rocailleux et des pensées baroques, une pensée d'or, un mot charmant. Maints esprits délicats l'ont remarqué : témoins, Voltaire, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, etc. L'auteur des *Grotesques* dit des écrivains médiocres : "D'abord, comme ils sont moins connus et moins fréquentés, on y fait plus de trouvailles, et puis l'on n'a pas pour chaque mot saillant un jugement tout fait." Voilà de triomphantes raisons.

Mes deux bouquins—les pauvrets—sont sans prix, non pas qu'il s'y découvre des pensées neuves et belles, mais à cause d'un petit renseignement qui s'y trouve, touchant l'un des noms les plus brillants de notre histoire. Ils ont pour titre :

MÉMOIRES DE MICHEL DE MAROLLES, ABBÉ DE VILLELOIN.

Tout le monde peut-être n'a pas entendu parler de M. l'abbé de Villeloin. C'était un homme fort extraordinaire. Les *ana* racontent

qu'il avait une telle passion d'écrire que, plutôt que de ne rien publier, il imprimait jusqu'à des listes de ses amis et des gens de sa connaissance.

.....Calet uno  
Scribendi studio.....

Mais il fallait paperasser.

O l'étrange manie ! je suis curieux de ce qu'en pense l'auteur de l'*Apothéose* et autres opuscules ou notules "de même billon."

L'abbé de Marolles était du bourg de Genillé. Naturellement donc les *Mémoires* parlent de la belle et plantureuse province dont Rabelais, qui était d'auprès de Chinon, disait : "C'est le jardin de France." Naturellement encore, grâce à sa manie de l'écritoire, l'auteur en vient à dénombrer la haute et la petite noblesse de Touraine. entre autres maisons, celle s de Menou, de Razilli, de Voyer, etc., dont les noms figurent dans les annales de la Nouvelle-France. Après cette énumération d'anciennes familles tirant leur origine de Touraine, les *Mémoires* font mention de celles qui s'étaient transplantées d'ailleurs, et qui étaient pareillement "d'une grande antiquité."

Parmi elles brillait la maison des BUADES, SEIGNEURS DE FRONTENAC ET DE PALLUAU.

### III

Aux yeux de ceux qui entretiennent le culte des gloires du passé, est-il un nom plus illustre dans notre histoire ? A une sombre époque, celui qui fut le rejeton le plus éminent de cette ancienne famille de Buade, soutint la colonie "sur le penchant de sa ruine <sup>1</sup>," la restaura, l'agrandit et la laissa enivrée de merveilleux succès.

Il fut l'un des auteurs du grand système colonial fondé sur les alliances indiennes et l'entretien de postes fortifiés faisant chaîne à travers l'immensité des possessions françaises. Il contribua à la suppression du monopole stérile de la compagnie des Indes Occidentales. Il tenta d'introduire d'anciennes institutions et des formes populaires abolies par la royauté, ce qui lui valut les reproches de Louis XIV. Enfin il fut le protecteur constant des entreprises de l'infortuné La Salle, qui découvrit l'embouchure du Mississipi, sinon

<sup>1</sup> Le P. Charlevoix.

ce grand fleuve même. Le mot le plus héroïque cité dans nos annales, est parti de ses lèvres.

Toutefois le tableau ne doit pas être sans ombres.

M. de Frontenac avait des préventions excessives contre le clergé. En prétendant combattre l'ambition temporelle des Jésuites, il outrepassa les instructions royales et fut désavoué. Il était, dit-on, janséniste, ou, pour mieux dire, partisan des jansénistes. On sait qu'en effet, à l'apparition des *Lettres provinciales*, une partie de la noblesse en France s'était rangée à l'opinion des adversaires de la société de Jésus. Faudrait-il donc penser que M. de Frontenac ne voyait en ces moines et en leurs alliés que des Escobars et des fauteurs d'intrigues ?

Des mémoires rapportent qu'il fit jouer dans une salle de l'Hôtel-Dieu, à Québec, la comédie du *Tartufe*, "cette seconde partie des *Provinciales*," comme un auteur célèbre a appelé ce chef-d'œuvre d'ironie dramatique. Faute grave de mettre à ce point en oubli tant d'admirables choses faites par les missionnaires jésuites dans les demi-solitudes du Nouveau-Monde. Pieux apôtres, héroïques bienfaiteurs, ils ne cessaient pas de découvrir de nouvelles contrées, grandes comme des royaumes, rougissaient de leur sang l'horrible poteau des supplices chez les sauvages et cruels enfants des bois, et, retenant quelquefois, par on ne sait quel charme divin, ces hommes altérés de carnage, étaient le bouclier d'une naissante et frêle colonie.

On reproche encore à M. de Frontenac une participation clandestine au commerce des fourrures et une funeste indulgence à l'égard des marchands d'eau-de-vie.

Cependant, quelles que soient ses fautes, il prend place au premier rang parmi nos plus brillantes illustrations nationales. Un jour, à Paris, un professeur d'histoire <sup>1</sup> n'a pas craint de dire : "M. de Frontenac est l'un des hommes les plus éminents du dix-septième siècle."

La généalogie d'un tel personnage excitera sans doute l'intérêt de quelques-uns : je ne puis croire le contraire. Quoi ! feu M. Jacques Viger n'aurait-il donc pas eu des imitateurs ? N'est-il donc plus de *Sabredaches* au monde ? La généalogie d'un gouverneur-général de la Nouvelle-France ! hé ! elle eût fait pleurer de joie le bon vieux commandeur. Je le vois, de ses tremblantes mains, la glisser bien vite dans sa fameuse collection ; car, de même que le bibliomane ne rêve que livres rarissimes, et bouquins jaunis,

<sup>1</sup> M. Dussieux, professeur d'histoire à l'école impériale militaire de Saint-Cyr, auteur d'une excellente *Histoire du Canada sous la domination française*.

lui, songeant perpétuellement aux trésors amassés dans son cabinet, n'était occupé que d'y ajouter manuscrits sur manuscrits, antiquailles sur antiquailles, notes sur notes, et c'était tout profit pour notre histoire. Or si, par impossible, il n'existe point de continuateurs de son œuvre, que je dépose du moins sur sa tombe ce tableau généalogique !

Mais je ne fais pas à son ombre cette petite offrande sans une certaine inquiétude. Si j'étais le jouet d'une perfide illusion ! si ce que je crois inconnu, on l'avait trouvé et dévoilé avant moi ! Montaigne m'a appris le pyrrhonisme, je suis fort peu assuré en mon propre savoir. Je n'ai encore vu pourtant cette généalogie que dans Marolles <sup>1</sup>, d'où je l'exhume : le mérite, au reste, est bien minime de l'avoir rencontrée là par hasard, et je n'en fais pas vanité.

Geofroy de Buade.—Anne de Carbonnière ;—de la Guienne.

I. Antoine—seigneur de Frontenac, chevalier des ordres du roi et son premier maître d'hôtel ; marié à Jeanne Secondat. <sup>2</sup>

II. Henri—chevalier baron de Pullau en Touraine et mestre-de-camp du régiment de Navarre ; marié à Anne Phéliepeaux. <sup>3</sup>

III. Louis—comte de Frontenac et de Pulluan, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur-général de la Nouvelle-France ; marié à Anne de LaGrange-Trianon. <sup>4</sup>

IV. — Ce dernier Buade, fils unique du précédent, et dont j'ignore le nom de baptême et les titres, périt, dit-on, dans un duel. <sup>5</sup>

#### IV

Cet arbre généalogique est bien dénué de grâces ; j'essaierai d'y rattacher quelques petites anecdotes curieuses, parfois riantes. Elles ont été recueillies de ça et là : où la grave Histoire a formé sa gerbe avec les épis, les Historiettes se jouent et glanent les fleurettes.

Les Buade, au rapport de Marolles, sortaient " d'une maiso

<sup>1</sup> Ed. d'Amsterdam, 1755, t. II, page 201.

<sup>2</sup> Fille de Jean Secondat et de Léonor de Breigneux.

<sup>3</sup> Fille de Raymond Phéliepeaux, trésorier de l'épargne, maître des comptes.

<sup>4</sup> Fille de Charles de Lagrange-Trianon, sieur de Neuville, maître des comptes.

<sup>5</sup> *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, t. 1, p. 509 note.

illustre en Guienne <sup>1</sup>." Lorsque le roi de Navarre, père du Béarnais, devint gouverneur de cette province, ils s'attachèrent à son service. Le célèbre Agrippa d'Aubigné, dans ses *Mémoires*, fait plusieurs fois mention d'un Frontenac qui était comme lui écuyer (ou dirait aujourd'hui aide-de-camp) auprès de Henri dans les années qui suivirent 1573. Ce Frontenac était Antoine de Buade, l'aïeul du gouverneur de la Nouvelle-France. Lors du mariage de Henri IV avec Marie de Médécis, le roi l'honora de la charge de premier maître-d'hôtel et l'envoya à Florence présenter à la jeune princesse le portrait et la première lettre de son illustre époux. <sup>2</sup> A la mort tragique de ce monarque bien-aimé, M. de Frontenac eut le dessein de se dépouiller de son état ; mais bien que Malherbe <sup>3</sup> rapporte qu'il le vendit *deux cent mille livres*, il n'en fit rien pourtant et continua de porter le titre de premier maître d'hôtel jusqu'après la majorité de Louis XIII.

Les maîtres d'hôtel avaient charge de dépense et de surveillance dans la maison du roi ; ils portaient à la main un bâton de jonc, garni à chaque bout d'une enchâssure d'argent, insigne de leur dignité.

Le seigneur de Frontenac était aussi capitaine du château et des chasses de Saint-Germain-en-Laye. <sup>4</sup>

Par un joyeux matin du mois de juin, il déjeunait avec M. de Souvré "à la Petite-Maison, du costé de Carrière." En considérant la table, frère Jean des Entomeures se fût écrié : "Le friand tronçon de bonne chère à la rustique." Sur la nappe était un beau jambon à chairs rose-gai, entrelardées de veines blanches, et, tout à côté, un pâté de venaison fleurant dans la salle mieux qu'un bouquet de violettes. Idem, j'imagine, un ou deux flacons empourprés d'un vin délectable.

Les vieux amis, devisant ensemble comme deux sages de la Grèce, entrecoupaient gaillardement leurs sentences de bonnes pauses pour croquer quelque croustillante parcelle de chapelure de pâté, ou savourer la belle et bonne liqueur septembrale tant chantée par le vieux temps.

—Par ainsi, à votre santé, Souvré !

<sup>1</sup> Il y a dans la Guienne deux petites localités qui devaient porter dès cette époque le nom de Frontenac. L'une est devenue un village, érigé en commune du département de la Gironde, et compte 400 âmes ; l'autre, qui est aussi un village et une commune, se trouve dans le Quercy, département du Lot.

<sup>2</sup> V. Palma-Cayet : *Chronologie septenaire*.

<sup>3</sup> Lettre à M. Calas, datée de Paris, 23 décembre 1610.

<sup>4</sup> *Journal du roi Louis XIII*, par Jehan Herouard, médecin.

—Frontenac, vous êtes bien honnête. Tout à l'heure, je vous prierai à mon tour de me faire raison. Pour le moment, je mets, comme vous voyez, mon attention à enfoncer le fer dans ce jambon, qui, ventre de biche ! m'a l'air d'avoir le fin goût de la noisette du pays de Foix.....C'est bien bon, ces cuissots de sanglier.

— Certes !... mais le pâté de venaison, aïe, aïe, M. de Souvré ?

— Ah ! c'est bien bon aussi... Qu'est-ce donc, Frontenac ?

Un bruit mat, sautellant, cadencé, venait du côté de la route.

— C'est le galop relevé de deux chevaux, répondit M. de Frontenac.

Le bruit cessa dehors, des pas résonnèrent dans la maison, puis l'une des portières de la salle fut écartée, et, dans la porte, parut, vêtu d'un brillant costume de chasse, un adolescent dont la belle figure basanée comme par le soleil d'Italie et riante à ce moment, était dans le fond mélancolique, déflante et dure.

— Sire ! s'écrièrent nos deux convives, qui déjà se précipitaient vers le jeune roi Louis XIII en s'inclinant jusqu'à terre.

— Bonjour à vous, M. de Souvré ! et à vous aussi, M. de Frontenac !... Ah ! l'invitant fume !... Ah ! le beau pâté de venaison !... Vous me ferez une place entre vous deux. Je sortais de la messe, j'ai dit à Hérouard : Allons surprendre mon maître d'hôtel et mon ancien gouverneur à Petite-Maison. Enfin, je viens déjeuner. Ensuite nous courrons le cerf, et j'irai voir après mes lapins blancs au fossé. C'est singulier ; ce matin j'ai appétit comme un paysan du Béarn. Allons ! qu'on s'assoie !... M. de Frontenac, un peu de votre pâté. Plus tard, je vous demanderai de ce jambon, M. de Souvré.

— Ah ! sire, il est bien bon !...

On déjeuna gaiement. Cela rappelait peut-être le souper d'Henri IV chez le garde de la forêt de Fontainebleau. Le jeune Louis XIII était joyeux en cette année-là, qui allait le voir atteindre, avec sa seizième année, sa royale majorité.

Maître Jehan Hérouard, son médecin, dit bien dans son *journal* que le roi mangea avec eux " du jambon et du pasté de sanglier ; " mais il ne dit passî l'on resta longtemps à table, ni si, en se levant, Louis XIII s'écria, ainsi qu'un simple roi d'Yvetot : — Quel bon petit déjeuner j'ai fait là !

On alla ensuite chasser à courre. M. de Frontenac servit de guide dans le vert labyrinthe de l'antique forêt. Ce fut à cette chasse que l'adolescent-roi mit bas son premier cerf dix cors. Quelques jours après, chasseur enivré peut-être par ce brillant succès, il retourna courre la bête fauve ; mais cette fois son guide fut le baron de Palluau, fils du premier maître-d'hôtel.

Celui-ci avait plusieurs enfants. Marolles mentionne, outre le

baron de Palluau, messire Roger de Buade, abbé d'Obusine, qui, s'était attaché aux intérêts de son Altesse Royale dans un temps où la cour ne lui était pas favorable."

Tallemant des Réaux, dans l'*Historiette* du Cardinal de Richelieu, parle d'une fille de M. de Frontenac, laquelle fit quelque éclat par sa vie scandaleuse.

Elle était religieuse à Poissy. Un jour que le roi se trouvait à Saint-Germain, cette dame et une de ses compagnes s'y rendirent avec leurs galants, tous quatre déguisés en masques, et dansèrent devant la cour une entrée de ballet. Par malheur elles furent suivies et reconnues : cela fit de grosses affaires. Tallemant des Réaux raconte qu'il avait oui dire que l'extravagance de Mme de Frontenac n'avait pas été une des moindres causes de la réforme des monastères. Quoi qu'il en soit, les portes de celui de Poissy furent fermées aux deux religieuses en rupture de vœux. La dame de Frontenac dut à ses parents, entre autres à l'abbé d'Obusine, d'être pourvue d'un hôpital à Dourdan, non loin de Poissy ; mais elle y continua ses frasques galantes.

Un cloître, en Provence, recueillit l'autre coupable, touchée d'un grand repentir : elle s'y consuma dans les austérités et les larmes, et mourut fort saintement.

On sait très-peu de chose du baron de Palluau <sup>1</sup>. Il était mestre-de-camp, c'est-à-dire colonel, du régiment de Navarre, <sup>2</sup> et il mourut en combattant auprès de Louis XIII. <sup>3</sup> Il avait épousé une sœur de la marquise d'Huxelles et de la maréchale d'Humières, ces deux amies de Mme de Sévigné. <sup>4</sup>

Un édition des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, de 1842, contient un affreux portrait d'Anne de Phéliepeaux, baronne de Palluau, que l'on y qualifie inexactement de *Comtesse de Frontenac*.

Le baron eut plusieurs enfants. Anne, l'aînée de ses filles, fit un excellent mariage : elle épousa M. de Saint-Luc, qui, en 1652, étant lieutenant-général en Guienne, eut la gloire d'y soutenir la guerre contre Condé, le grand capitaine, alors chef de rebelles.

<sup>1</sup> Comment Henri de Buade se trouve-t-il en possession du titre de baron de Palluau ? La conjecture la plus probable est que M. de Frontenac, son père, avait acheté de l'héritage de l'illustre maison tourangelle cet antique patrimoine situé sur les bords de l'Indre. Il y avait encore alors un comte de Palluau de l'ancienne souche (Philippe de Clérambault). Privé de son apanage, il en avait conservé le nom féodal illustré par ses ancêtres.

<sup>2</sup> Marolles, t. II, p. 201.

<sup>3</sup> *Historiettes* de Tallemant des Réaux : historiette CDXXV-CDXXVI ; note de M. Paulin Paris.

<sup>4</sup> Lettre de Mme. de Sévigné à Mme. de Grignan, sa fille,—en date de Paris le 27 avril 1671.

Une sœur d'Anne, Henriette-Marie, était mariée à M. de Montmort, en qui l'on doit peut être reconnaître cet ami éclairé des sciences qui réunissait chez lui les savants avant l'établissement de l'Académie.

Anne et Marie, au temps de leurs mariages, avaient à l'armée un frère unique destiné à mettre le comble à la gloire de leur maison, mais avec lequel celle-ci s'éteindrait dans les dernières années du siècle. C'était ce Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, qui, après avoir vécu à la cour la plus policée et la plus resplendissante qu'on pût voir, devait quitter des bords où étaient toutes ses attaches, pour venir briller et mourir sur nos rivages, alors sans prestige, hérissés qu'ils étaient encore de forêts nées avec le monde et peuplées d'hôtes farouches, avides de sang humain.

## V.

Il avait débuté sous les drapeaux à l'âge de dix-sept ans, et était devenu bientôt après mestre-de-camp du régiment de Normandie. On le voit servir en Flandre, en Allemagne, en Piémont. Dans l'année 1645, il était au siège de Roses, en Espagne, <sup>1</sup> et y combattait aux côtés du marquis d'Huxelles, son oncle. Le printemps suivant, il alla en Toscane, et, devant Orbitello, il eut le bras cassé en repoussant un corps de Napolitains. <sup>1</sup> Après avoir porté le hausse-col et la pique pendant onze années, il monta d'un degré et reçut une commission de maréchal des camps et armées du roi. Ceux que l'on choisissait pour remplir cet emploi difficile étaient des officiers d'un mérite reconnu, aussi experts dans l'art de camper une armée, que capables de commander une attaque.

En 1669, Louis XIV envoyant, à la prière du pape Clément IX, un petit corps de ses meilleures troupes, sous la bannière de l'Eglise, au soutien de la capitale de l'île de Candie—l'ancienne Crète—que les Vénitiens défendaient depuis un quart de siècle contre les flottes et les armées turques, M. de Frontenac passa en Orient avec les secours. Il y eut de furieuses sorties, mais au bout de deux mois d'une héroïque résistance dans des fortifications en ruines, il fallut consentir à une capitulation honorable, et livrer aux Ottomans avec les clefs de la ville la possession de l'un des boulevards de la foi dans le Levant.

<sup>1</sup> Nos historiens ne parlent point de cette campagne en Catalogne.

<sup>1</sup> *Mémoires de Montglat.*

A cette époque, M. de Frontenac était un gentilhomme réduit à la cape et à l'épée. Les revenus de son patrimoine étaient minces, et comme il aimait la bonne chère, les riches habits et les chevaux <sup>1</sup>, j'imagine qu'il avait bien chargé d'hypothèques, sinon vendu, sa maison de l'île et sa tourelle de Palluau. Mademoiselle de Montpensier dit un mot dans ses *Mémoires* de la maison de l'île, <sup>2</sup> qu'elle avait vue dans un voyage qu'elle fit en Touraine pendant l'été de 1653. L'habitation était jolie et *proprement meublée*. Frontenac parlait d'y faire des jardins, des fontaines, des allées d'eau, ce qui inspire à la railleuse princesse la réflexion qu'il aurait fallu être au moins surintendant pour exécuter tant de beaux desseins.

Aussi, quand, en 1672, il fut choisi pour commander en Canada, il était *parfaitement ruiné*. On lui procura ce gouvernement, disent les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, <sup>3</sup> pour lui donner de quoi vivre. Or ses appointements, paraît-il, n'allaient pas à plus de trois mille livres <sup>4</sup>, et l'on a peine à comprendre qu'il se soit résolu à accepter au bout du monde une charge des plus lourdes, dont le revenu devait à peine suffire aux dépenses de représentation. S'il n'a eu que la ressource d'aller à Québec pour ne pas mourir de faim, il faut l'excuser à demi de ne s'être pas strictement conformé aux ordonnances qui défendaient le commerce aux fonctionnaires, mais permettaient toutefois aux gentilshommes de trafiquer dans la colonie sans entacher leurs blasons. Au reste, ses opérations clandestines durent être peu considérables puisque, après son rappel en France, au bout de dix ans, on le voit recevoir du roi trois mille cinq cents livres par gratification. "On espère, écrivait alors Dangeau, que cela sera suivi les autres années." Ces espérances n'indiquent pas une situation bien opulente.

Tous nos historiens attribuent, d'après le duc de Saint-Simon, la première nomination de M. de Frontenac à un généreux désir de tirer de la pauvreté un brave officier couvert de blessures; mais il existe une autre supposition assez curieuse.

1 *Mémoires* de Mlle de Montpensier : *passim*.

2 Mlle de Montpensier écrit de Lille; mais je crois qu'il faut dire de l'île. La maison devait être dans l'île de Savari, située au-dessous de Palluau; cette île appartenait en effet à M. de Frontenac, comme on le voit dans Marolles.

3 Ed. de Paris, 1829; tome II, p. 298-299. M. l'abbé Faillon : *Histoire de la colonie française en Canada*, t. III, p. 456.

4 *Histoire de la colonie française en Canada*, tome III, p. 445. M. l'abbé Faillon indique la source où il a pris ce détail : ce sont les *archives de la marine*, etc., autorités bien officielles, comme on voit. Comment s'expliquer ensuite que Dangeau puisse dire dans son *Journal* que le gouvernement du Canada (à la mort de M. de Frontenac) valait plus de 10,000 écus de rente? Déjà il avait écrit que M. de Dénouville recevait 24,000 francs d'appointements. Il y a peut-être là un point à éclaircir.

Certains chansonniers manuscrits contiennent un couplet que les plaisants chantaient en secret vers le temps où M. de Frontenac fut pourvu de son gouvernement. Le couplet, qui est leste, insinue que l'aimable comte avait su plaire à Mme de Montespan, quand elle n'était encore que mademoiselle de Mortemart. Le bruit de ces amours vint aux oreilles de Louis XIV, et c'est pour éloigner de la belle duchesse un ami qui pouvait n'avoir pas oublié tout-à-fait le chemin de son cœur, que le roi envoya M. de Frontenac le représenter à Québec. Voilà ce que disent les chansons. <sup>1</sup>

C'était alors une époque joyeuse et galante. Paris, Saint-Germain, Versailles, Versailles surtout, ne retentissaient que du bruit des fêtes et des plaisirs. Jour et nuit, flottait au-dessus des palais, des châteaux, des demeures armoriées, l'enivrante et folle rumeur. Un historien de France <sup>2</sup> compare la cour au vêtement royal qui change d'âge en âge à mesure que la royauté se transforme. Certes, Louis XIV devait aimer sa cour. Autour du grand roi qui jamais, dit-on, n'a passé " devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau <sup>3</sup>," et dont le cœur fut si tendre et partant si faible, la foule des courtisans était sans cesse aux pieds des charmantes femmes, et chacun voulait être captivé. Le plaisir amollit les âmes, et, plus d'une jeune beauté en arriva à compter ses années, non par ses printemps, mais par ses amours.

Tous les cœurs étaient atteints, mais tous ne succombaient pas. Il y eut des anges de sagesse parmi ces femmes ornées des grâces du corps et de l'esprit. Celles-là, en penchant bien un peu l'oreille pour ouïr le chant des sirènes, savaient résister aux entraînements. Telle fut Mme de Sévigné ; telle encore sa charmante amie, Mme de Frontenac.

Anne de la Grange-Trianon, comtesse de Frontenac, avait en perfection la beauté qui ravit,

" Et la grâce, plus belle encor que la beauté."

A la cour on l'appelait la *divine*, et, en effet, nulle femme—reine ou sujette—n'était plus aimable ni plus aimée qu'elle. Toute sa vie elle fut entourée de gens empressés à lui plaire ; mais elle était *fière comme Diane* et tenait haut le sceptre, qui jamais ne s'échappa de ses doigts.

La coquette, cependant, prenait plaisir aux honneurs, aux louanges,

<sup>1</sup> *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans*, tome 1er, p. 200, Note du traducteur, M. Brunet. Le couplet est encore cité par M. Paulin, en note, dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

<sup>2</sup> M. Henri Martin, t. XIII, p. 156.

<sup>3</sup> Saint-Simon, éd. de 1840, t. XXIV, p. 144.

aux flatteries, et elle s'était fait de tout cela une grande habitude d'où elle ne put jamais sortir. On lui faisait un reproche de son naturel insensible, et de ce qu'elle ne voulait pas reconnaître un tendre attachement par une affection égale. En cela, il y avait hyperbole ; car elle était souvent dans des amitiés fort étroites et sincères. Pourtant, il faut l'avouer, si elle ne fut pas une amie tiède, toujours fut-elle la moins tendre des épouses. Peu d'années même après son mariage, elle ne tenait plus secrète l'indifférence où elle s'était abandonnée à l'égard de son mari, et le laissait habiter seul leur maison de l'île. Toute aux fêtes et aux trames de cour, elle était inattentive à ses désirs.

Quand M. de Frontenac partit pour son gouvernement d'outremer, il semble qu'elle n'ait vu s'éloigner qu'un objet faisant ombre sur son existence. Elle ne le suivit point. Elle n'est jamais venue en Canada pendant tant d'années qu'il y a passées, et l'illustre vieillard, dont "elle eut fait" sans doute "le bonheur en se rapprochant de lui <sup>1</sup>," est mort sans une suprême consolation d'elle.

Quoi ! avait elle donc toujours été si insensible ? Oh, non ! Ce cœur rebelle avait été subjugué un moment : *Divine* s'était mariée d'une manière très-romanesque.

A mes lectrices (mais, hélas ! je ne suis pas sûr d'avoir des lectrices) le récit suivant des amours de la belle Anne et du comte est dédié, si toutefois il sait plaire.

Mademoiselle de la Grange-Trianon étant toute petite, sa mère mourut et M. de la Grange pria une bonne parente Mme de Bouthillier, de prendre l'enfant pour l'élever auprès d'elle. La vieille dame, qui était fort riche, habitait à Pont-sur-Seine "une des plus belles maisons de France. <sup>2</sup>" La résidence, bâtie par un surintendant, reposait à mi-côte, et l'on y voyait des fontaines, des canaux, des avenues, des terrasses "et la rivière de Seine au bas des jardins." Les nobles hôtes ne manquaient pas au château : il n'est pas jusqu'à la petite fille d'Henri IV, la hautaine duchesse de Montpensier, qui n'y soit venue. Et quelles fêtes brillantes et diverses ! Cavalcades, promenades en rivière, collations sur l'herbe et sous bois, concerts et danses. Anne, grandissant au milieu de tout cela, attira bientôt les hommages par son esprit, son amabilité et "le suprême talent du savoir-vivre."

Ce fut alors que la jeune fille et Louis de Buade se rencontrèrent. Était-il aussi beau qu'elle ? Je l'ignore ; mais je sais bien qu'il n'y avait pas de cavalier plus charmant ni qui eût meilleure

<sup>1</sup> *Les Ursulines de Québec*, tome 1er, p. 509, note.

<sup>2</sup> Mlle de Montpensier : *Mémoires*.

grâce que lui. Dès l'abord, en voyant *Divine*, il eut le cœur transpercé, et trouva tant de douceur à ce trait de l'Amour, qu'il ne songea point à le retirer d'une si suave blessure. Anne, de son côté, céda peu à peu au plaisir de se voir l'objet d'une aimable tendresse, et leurs âmes se trouvèrent ainsi nouées. Mais à ce moment survinrent les obstacles, les gros malheurs, les larmes.

Mme de Bouthillier observait le pli que prenaient les choses et en avertissait M. de la Grange. Souvent elle lui disait : — “ Si charmant, si brillant que soit Frontenac, il n'a de rente que sept mille écus d'argent environ ; il est filleul du feu roi, <sup>1</sup> je l'avoue ; mais sa noblesse n'est pas de bien haut lieu. Anne, enfin, peut faire une meilleure alliance.” Le père, “ qui n'avait pas grand cervelle <sup>2</sup>”, souriait à tous les avis de sa parente. Frontenac, le spirituel officier, était entré fort avant dans ses bonnes grâces ; M. de la Grange l'appelait dans le badinage *son futur gendre* et “ sottement ” portait de sa part des baisers à la jeune fille. Si vous promettez Anne, disait alors Mme de Bouthillier, ne venez pas vous en dédire après. “ Il n'y avait plus qu'à aller au moustier, ” lorsque M. de la Grange s'avisait de s'opposer à la suite des amours. Anne, dont le destin jusque-là ressemble à celui de la malheureuse Chimène, Anne sentit comme elle couler des pleurs qu'elle voulait retenir.

— Ma foi est promise : ne suis-je pas engagée à Louis de Buade ? Je n'en aurai point d'autre !

A quoi son père répondit, selon ce que lui conseilla Mme de Bouthillier, qu'elle choisit ou de se délier de son attachement ou d'aller en religion.

— Ah ! plutôt le cloître ! s'écria l'infortunée. Alors on la ramena à Paris, et bientôt après une grille referma derrière elle ses portes silencieuses. Mais un cri, noyé dans les sanglots, s'éleva soudain dans la paix des cellules :

— Je suis mariée ! je suis mariée ! rendez-moi à mon époux !

M. de la Grange fut mandé en toute hâte. A sa vue, la pauvre Anne se trouble, pâlit, et n'a pas le courage d'avouer que quelques jours avant son entrée au monastère, éperdue de douleur, elle s'est unie secrètement à celui qu'elle aime, par un lien sacré. Au contraire, elle jure qu'il n'en est rien et que le chagrin égare ses sens. Pendant plusieurs jours, elle fut dans une inexplicable vacillation. Tantôt elle écrivait : Je suis mariée ! tantôt elle pro-

<sup>1</sup> M. de Frontenac était filleul de Louis XIII. *Historiettes* de Tallemant des Réaux, note de M. Paulin Paris.

<sup>2</sup> Tallemant des Réaux. *Historiette* CDXXI-CDXXII.

testait : Non, mon père, ne le croyez pas ! et puis c'était le même recommencement.

Enfin on sut la vérité, et la jeune femme fut rendue au comte, son époux. M. de la Grange, enflammé de colère, ne voulait plus la revoir. Dans le premier feu, pour la dépouiller de l'héritage qu'elle pouvait attendre de lui, il se remaria ayant déjà sur la tête

.....“ onze lustres complets ; ”

mais le ciel ne lui donna point d'autre enfant. Non longtemps après, il se réconcilia avec sa fille, et il y eut pardon général.

Comment Anne s'est-elle détachée du comte après leur mariage d'amour ? Les mémoires ni les notes n'en disent rien. Ce trait surprenant d'inconstance ferait un beau sujet d'études et de réflexions morales ; je l'abandonne à nos Vauvenargues. Le cœur humain n'est que mystères, penchants voilés, pierres d'achoppement. Le moraliste, homme au regard scrutateur, aime à s'y aventurer, et en a le moyen. Mais, pour moi, je ne verrais goutte au travers des passions ; je suis un pauvre aveugle, et ne chemine qu'en des sentiers connus, non sans trébucher cependant, même chez moi. Je m'égarerais dans des conjectures diverses et vaines. Que mes lectrices donc me pardonnent la lacune qui se rencontre en cet endroit du récit.

Etonnée un jour de voir que Mme de Frontenac déclarât tout haut son éloignement pour son mari, mademoiselle de Montpensier fit cette moralité : “ J'avais toujours eu grande aversion pour l'amour,.....tant cette passion me paraissait indigne d'une âme bien faite. Je m'y confirmai encore davantage, et je compris bien que la raison ne suit guère ce qui est fait par passion ; que la passion cesse bientôt..... ; que l'on est fort malheureux le reste de ses jours, ” et qu'il vaut mieux, “ quand on veut se marier, que ce soit par raison : même quand l'aversion y serait, je crois que l'on s'en aime davantage après..... ”

Aimables lectrices, que vous en semble ? La conclusion vous agréa-t-elle beaucoup ?

Ah ! se marier sans amour.....paraît.....bien languissant.

Oui, c'est ce que dit aussi Rosine dans la joyeuse comédie du *Barbier de Séville*. Il faut s'entr'aimer, même jusqu'au tombeau. Rien n'est beau que la constance. Si mademoiselle de Montpensier n'eût appliqué ses maximes qu'aux mariages secrets, elle aurait eu raison, puisque l'expérience assure que ces sortes d'alliances où se précipite aveuglément une passion irritée par les obstacles, sont rarement heureuses ; mais d'aller de là rompre en visière à

l'amour, quelle folie ! Il ne fallait pas fonder de raisonnement absolu sur cette fâcheuse aventure.

Anne et le comte eurent un fils, enfant unique qui périt dans la fleur de la jeunesse. Les uns rapportent qu'il fut tué à la tête d'un régiment qu'il commandait au service de l'évêque de Munster, allié de la France ; les autres disent qu'il périt misérablement dans un duel.

Le comte mourut à Québec<sup>1</sup>, dans sa soixante-dix-huitième année. La colonie entière témoigna un grand deuil de sa mort ; car beaucoup de gens le chérissaient, à cause de sa générosité et de son esprit aimable, et tout le monde sentait pour lui cette estime admirative que le talent, la résolution, le courage guerrier nous inspirent toujours.

Mme de Frontenac lui survécut. Devenue sans doute plus régulière et peut-être sincèrement pieuse dans un âge avancé<sup>2</sup>, elle se lia assez intimement avec Mme de Maintenon, dont elle était cousine, si l'on en croit Voltaire. Sa vieillesse fut longue et belle. *Divine* mourut huit années après le comte, à Paris, dans un joli appartement qu'un vieux ami, fort galant, lui avait fait accepter à l' Arsenal. <sup>3</sup> Daugeau dit qu'elle légua le peu de bien qui lui restait à M. le Premier.<sup>4</sup>

On voudra peut-être savoir si mademoiselle de Montpensier, l'ennemie de l'amour, qu'elle frondait impitoyablement, demeura fidèle à ses maximes. Qui le croirait ? C'était une fausse héroïne, une pusillanime Herminie se cachant sous l'accablante armure de Clorinde. Par degrés, le temps la désarma de sa sévérité et de sa froideur même. Ainsi la femme du pâtre, prêtant son aide à la fille des rois d'Antioche, tout accablée sous le poids de l'armure de fer, lui défaisait son casque, son gorgerin et sa cuirasse. Devenue un peu surannée, la petite fille d'Henri IV s'éprit un jour de véhémence passion pour un simple gentilhomme, capitaine des gardes de Louis XIV, le jeune et beau comte de Lanzun, aux romanesques aventures. Elle l'épousa en secret et fut malheureuse..... comme M. de Frontenac.

<sup>1</sup> Le 28 novembre 1698.

<sup>2</sup> Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, dame de Bourbilly, marquise de Sévigné, etc., par M. le baron Walckenaër, 2de éd. Paris 1846, tome IV (notes et éclaircissements), p. 429 et suivante.

<sup>3</sup> Saint-Simon.

<sup>4</sup> On disait autrefois, *Monsieur le premier*, en parlant du premier écuyer de la petite écurie de la maison du roi.

## VI

Arrêtons-nous ici. Des écrits sérieux attendent derrière vous, mes historiettes. On vous a accordé dans la *Revue* droit de cité, je l'avoue : cependant ne cherchez pas à occuper plus de place que vous n'en méritez par votre titre et votre valeur ; n'allez point déranger le bel ordre de la république. Or donc, effacez-vous vite, et laissez passer maintenant les utilités : philosophie, histoire, économie, critique.

Ah ! ce serait autre chose si vous étiez des odes, des poèmes, ou bien et mieux encore, ces adorables récits ayant nom : *Jacques et Marie, Le cœur et l'esprit*, etc. Vous céderiez aussi la place à votre tour, sans doute ; mais le public, vous poursuivant d'une flatteuse rumeur : Revenez ! revenez ! vous crierait-il aussitôt.

Ces œuvres, il est vrai, sont de pures fantaisies, romans, créations idéales, elles ne possèdent nulle utilité commune. Qu'importe cela ? Brise-t-on les statues grecques ? Non, non, car elles ont la plus excellente des raisons d'être : la beauté !.....

Pour vous, mes historiettes, il n'en est pas de même, et déjà l'on vous oublie. Pourquoi avons-nous quitté le logis ? Heureux ceux qui se plaisent dans une tranquille et sage obscurité !

ALFRED GARNEAU.

Terrebonne.

---

## LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

---

Depuis le départ de nos Délégués tous les regards sont tournés du côté de Londres; c'est delà que partent les seules et rares pulsations qui font encore mouvoir de temps en temps notre politique coloniale; c'est delà que doit nous venir la Confédération. Jamais l'attente d'un grand événement n'a été moins troublée par des préoccupations étrangères. Quelques jours avant la réunion du Parlement Anglais, nous apprenions que les Délégués de toutes les futures Provinces Confédérées étaient parvenus à s'entendre finalement sur les bases ainsi que sur les détails du projet de Confédération, en adoptant, à de légères modifications près, le projet de constitution élaboré par la Conférence de Québec.

Le cinq du courant, Notre Gracieuse Souveraine annonçait dans son Discours du Trône, qu'un projet de loi établissant une Confédération entre les deux Canadas, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse allait être soumis au Parlement Anglais. C'était le dix-huit, que, suivant les indiscretions de plusieurs correspondants télégraphiques, le ministère Derby devait faire faire le premier pas à cette importante mesure, en l'introduisant devant les Chambres. Nos délégués, dispersés un moment sur le Continent, après la conclusion des conférences intercoloniales, s'étaient donné rendez-vous à Westminster Hall pour ce jour solennel. Au jour dit, la mesure a été présentée à la Chambre, et a subi de suite ses deux premières lectures, signe assez certain qu'elle ne rencontrera que peu ou point d'opposition. Mais attendons la fin qui, selon toute apparence, ne doit pas être bien éloignée.

Pour tromper les ennuis de l'attente, le cable transatlantique ou, ce qui est plus probable, un correspondant fort sagace a communiqué au *Globe* par anticipation, des détails nouveaux pas mal affriolants sur les modifications et les additions qui vont être faites au projet de Québec. D'après ces dépêches, les provinces confédérées prendraient le nom collectif de Royaume du Canada; le Haut-Canada deviendrait la Province d'Ontario, et le Bas-Canada la Province de Québec: le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-

Ecosse continueraient à porter les noms incommodes dont ils sont affligés. Mais en revanche le Nouveau-Brunswick verrait augmenter considérablement l'indemnité qui lui avait été promise pour son adhésion à la Confédération. De plus la question de l'éducation serait réglée par une législation analogue dans le Haut et le Bas-Canada, les privilèges des écoles séparées devant être les mêmes dans chacune des deux provinces.

La vraisemblance de ces dépêches, leur à propos, les ont fait accueillir avec un empressement assez facile à comprendre dans l'état d'inquiétude où sont plongés tous les esprits. Pour ne parler que des noms, je ne me gêne pas d'avouer que je les trouve heureusement inventés, si réellement ils n'ont pas été adoptés ; ils valent cent fois mieux que tous ceux qui ont été suggérés jusqu'ici par les parrains officieux.

\* \* \*

Les envois du Canada à l'Exposition de Paris viennent d'être expédiés. Les produits agricoles et manufacturiers, les échantillons de nos richesses forestières et minérales, et les différentes branches de notre industrie domestique sont représentées d'une manière assez complète dans l'énumération des objets destinés à l'Exposition ; c'est tout ce que nous en avons vu, mais nous aimons à croire qu'un soin judicieux a présidé à leur choix. Il y a là, nous l'espérons, de quoi assurer au Canada un rang distingué parmi les populations riches et industrielles ; notre Commissaire, M. J. C. Taché, dont le talent, les connaissances et le zèle patriotique nous sont connus, n'est point homme à nous laisser enlever injustement aucun de nos avantages. C'est à M. Bourassa et à lui que nous devons l'honneur de voir pour la première fois figurer le Canada dans la classe des beaux-arts. C'est à sa pressante sollicitation que M. Bourassa a jeté, en deux mois, sur un carton de vingt-cinq pieds de long et seize de haut, le magnifique dessin de son apothéose de Christophe Colomb, qu'il avait esquissé en petit l'an dernier.

Je suis trop profane peut-être, et trop ami du peintre sans doute, pour formuler un jugement bien raisonné et bien impartial sur cette œuvre d'art. Nous n'avons pas ici non plus assez de points de comparaison sous les yeux, pour prétendre juger du mérite relatif de l'exécution : mais il y a une chose qui s'impose dans cette ébauche destinée à l'ornementation d'un grand édifice, c'est l'ampleur de la conception, c'est le jaillissement spontané d'un talent vigoureux. Cette apothéose de Christophe Colomb n'est pas seulement le triomphe et l'immortalisation de l'infortuné découvreur de notre hémisphère, c'est encore et surtout la glorification du continent américain ; c'est la première rencontre des gloires du Nouveau-Monde avec celles de l'Ancien. C'est solennel, c'est grand, c'est imposant, et, pourquoi ne le dirai-je pas puisque je le pense, c'est beau. Quelle gloire pour notre pays, si cette œuvre était couronnée ! Quelle joie pour notre artiste, si des juges qui sont les siens, en qui il a confiance, lui donnaient leurs suffrages ! Comme il se consolera facilement de n'avoir pas eu jusqu'ici l'occasion d'exercer son beau talent parmi nous ; comme il sentirait redoubler ses forces, comme sa riche nature s'épanouirait au soleil fécond et bienfaisant du succès ! Quoiqu'il arrive, mon bon ami, ne perdez pas courage, ce que vous avez fait là est loin d'être médiocre, et quand on a fait cela, quand on s'est trouvé de force à lutter avec l'art européen, on est tenu de tenter quelque chose encore.

\* \*

Le quatorze de ce mois, le Cercle Littéraire a célébré le dixième anniversaire de sa fondation par une séance littéraire et musicale, donnée au Cabinet de Lecture. Un auditoire nombreux et bien choisi y assistait. M. J. O. Joseph, le Président du Cercle, dans un écrit plein d'élévation, a fait l'historique de cette société et exposé avec beaucoup de bonheur son but et ses tendances. Les Présidents de l'Union Catholique et de l'Institut Canadien-Français, M. Royal et votre très humble serviteur, invités à prendre part à cette séance, lui succédèrent à la tribune et firent chacun à leur manière acte de bonne confraternité à l'égard du Cercle Littéraire.

Pour ma part j'ai cru l'occasion favorable pour soulever une question qui intéresse particulièrement la jeunesse de Montréal.

Fonder une société quelconque n'est pas chose difficile dans notre bonne ville de Montréal. Nous en voyons chaque année naître un bon nombre, aussi ne devons-nous pas être surpris d'en voir de temps quelques-unes disparaître. Ce serait une étude assez intéressante à faire que de passer en revue toutes celles qui ont vu le jour ici depuis quinze ans. Combien y a-t-il de gens qui, la main sur la conscience, pourraient se rendre le témoignage qu'ils n'ont pas été un peu les instruments de la fondation ou les complices de la mort d'au moins une de ces sociétés disparues ? Nées le plus souvent dans un moment d'effervescence littéraire ou d'enthousiasme politique, la plupart se sont éteintes avec le sentiment passager qui leur avait donné le jour, et les autres, on le sait, ne sont point tombées de vétusté. Et maintenant si l'on ajoute à cela le club, l'académie, le cénacle que chacun de nous a été sur le point de créer parmi ses amis, il devient de toute évidence que l'esprit d'association existe parmi nous à un degré considérable.

Cela étant, on peut se demander avec raison, comment il se fait que nous n'ayions pas à Montréal une société littéraire réellement florissante. Avec votre bienveillante permission, chers lecteurs, je vais tâcher d'indiquer quelques-unes des causes qui me paraissent y mettre obstacle, et nous verrons en même temps s'il ne serait pas possible de vaincre ces difficultés.

La cause de langueur la plus apparente de nos sociétés littéraires, c'est leur multiplicité. Prenons pour exemple les trois qui fraternisaient l'autre soir au Cabinet de Lecture Paroissial. Elles ont toutes trois le même but, les mêmes tendances religieuses et littéraires. Cela est si bien le cas que si nous venons à faire le dénombrement de chacune, nous trouvons beaucoup de membres du Cercle Littéraire dans l'Institut Canadien-Français et *vice versa*, et beaucoup de membres de l'Institut Canadien-Français à l'Union Catholique et *vice versa*. Si ce fractionnement de la jeunesse avait l'effet de répandre davantage le goût de l'étude, ou de multiplier les vocations littéraires dans des milieux différents, à la bonne heure ; mais comme nous venons de le voir l'élément constitutif de chacune de ces associations est le même ou à peu près, et notre monde littéraire étant assez restreint, il s'en suit que bien souvent elles se nuisent, tout en voulant s'entr'aider.

L'ambition première, le premier besoin d'une association littéraire, c'est la formation d'une bibliothèque. Pour y parvenir, elle met à contribution ses membres et le public ; son amie la société voisine en fait autant, et une amie de cette dernière éprouve le procédé. Qu'arrive-t-il ? c'est qu'aucune ne

peut réussir à souhait. Outre ses membres, condition indispensable, outre sa bibliothèque, il faut à chacune un pied à terre, un immeuble quelconque pour se loger; nouvelle saignée, nouvel épuisement. Enfin, on sait le reste!

Avec les sacrifices qui ont été faits pour la fondation des trois associations dont nous parlons, avec les contributions annuelles au moyen desquelles elles se maintiennent, avec les études et les travaux littéraires qui s'y font, avec le noyau d'activité que chacune d'elles renferme, il me paraît évident que nous avons en abondance les éléments d'une société littéraire pleine de vitalité et d'avenir. Il n'y a qu'à les jeter dans un seul moule pour en retirer une institution puissante.

Une autre des nombreuses causes du dépérissement des sociétés littéraires, c'est l'indifférence que leur témoignent trop fréquemment ceux qui les ont fondées. Une fois la société créée et mise au monde, on s'imagine aisément lui avoir soufflé l'immortalité, et on la laisse aller son train. Ce qui nous manque, ce ne sont pas des fondateurs de sociétés, nous en avons en abondance; ce qui nous manque, dis-je, ce sont des membres persévérants et assidus.

Les jeunes gens, les étudiants sont, au sortir du collège, l'idéal de la persévérance, de l'étude et de l'assiduité. Les années de cléricature sont généralement profitables aux sociétés littéraires comme à la presse; mais une fois la cléricature finie: adieu paniers, vandanges sont faites. On devient un homme sérieux, c'est-à-dire un homme de comptoir, un homme de bureau, un homme marié; et sous le spécieux prétexte que l'on est un homme de comptoir, un homme de bureau, un homme marié, on plante tout là, livres et plume; goûts littéraires et scientifiques, plus rien! On n'écrivait pas mal, on discutait assez bien, crac! c'est fini. On est homme sérieux, ou on ne l'est pas, c'est le dilemme consacré par l'usage et auquel on ne répond généralement pas. Hommes sérieux, mes amis, hommes mariés, mes confrères, ne me parlez pas ainsi à moi. Vous êtes ahuris tout le jour par vos affaires, vos clients assiègent vos bureaux sans relâche: d'accord; vous êtes fatigués vous avez besoin de repos, d'un changement de scène: c'est vrai; mais dites-moi: où trouverez-vous un repos plus complet, un changement de scène plus agréable que dans les jouissances littéraires et scientifiques? Retournez à l'association que vous aviez l'habitude de fréquenter autrefois, vous y trouverez ce qu'il vous faut, et de gais souvenirs, de bons amis par-dessus le marché. Votre femme vous enchaîne au logis par ses amabilités les jours de séance; c'est un procédé connu et fort en usage, défiez-vous en; elle sait que votre devoir vous appelle au Cercle; elle vous aimera encore mieux demain si vous persistez, tandis que si vous cédez, elle méprisera intérieurement votre faiblesse.

Que les hommes sérieux se mêlent plus fréquemment à la jeunesse, ils lui communiqueront leur expérience, et en retour la jeunesse les réchauffera avec sa foi vive, ses élans généreux et ses chaudes aspirations. Ce n'est pas déroger que de nourrir en soi, que de développer dans l'âge mûr les dons que l'on a reçus de Dieu, et d'en faire profiter ceux qui nous suivent. Ceux qui fondent les associations littéraires sont invariablement des jeunes gens, ils ne peuvent pas toujours rester jeunes; ajoutez maintenant qu'un bon nombre, et souvent des meilleurs, des mieux doués, nous quittent une fois leur cléricature finie pour aller chercher fortune ailleurs. Qui donc soutiendra, qui fera vivre ces associations, qui leur donnera de l'importance, si

chacun s'en retire avant trente ans sonnés ? C'est encore là une des causes de faiblesse de nos sociétés littéraires ; mais il ne faut pas perdre courage, l'amour et la culture des lettres se développent rapidement parmi nous, et j'espère que le moment n'est pas éloigné, où ceux qui depuis longtemps donnent sous leurs cheveux blancs un si bel exemple à la jeunesse, trouveront de nombreux imitateurs.

Réunir, s'il était possible, en une seule association toutes les sociétés qui professent les mêmes principes et tendent au même but ; encourager les jeunes gens à persévérer dans leurs goûts et leurs exercices littéraires ; prier les véritables hommes sérieux de soutenir par leur exemple, par leurs conseils et par leurs bienfaits une association de ce genre : tels me paraissent être les meilleurs moyens de mettre à profit les ressources que nous offrent nos sociétés littéraires.

A Dieu ne plaise que je veuille prêcher l'absorption de telle ou telle société au profit de telle autre. Je désire être bien compris, ce que je souhaite, ce que j'appelle de tous mes vœux, c'est la formation d'une société littéraire et scientifique sur des bases assez larges pour permettre au Cercle Littéraire, à l'Union Catholique et à l'Institut-Canadien-Français de ne faire qu'un corps et qu'une âme, et de travailler ainsi plus efficacement à notre développement littéraire et scientifique, et au triomphe des bons principes.

La réunion de l'autre soir m'a paru offrir une occasion favorable pour donner cours aux quelques idées que je viens d'exprimer. Il peut se faire qu'elles paraissent hardies à quelques uns, mais ce dont je suis certain c'est que nombre de gens les partagent. Voilà pourquoi, Président d'une société qui est loin d'être sans vitalité, je n'ai pas hésité à signaler à des sociétés amies la voie dans laquelle tous ensemble nous devrions entrer.

\* \* \*

Le bal donné vendredi dernier par le Consul-Général des Etats-Unis, le Major-Général Averell, a fait sensation dans le monde des salons. La fête a été splendide, et, à l'exception de celle offerte au Prince de Galles, jamais Montréal n'en avait vu d'aussi belle. J'ajouterai de plus que de son côté notre société a fait de son mieux pour reconnaître dignement l'aimable procédé dont elle était l'objet. Jolies toilettes et jolies femmes s'étaient multipliées à l'envi pour honorer le vaillant militaire et le galant homme qui représente ici nos voisins avec un éclat inaccoutumé, et célébrer avec lui l'anniversaire de la naissance de Washington.

Mais cette soirée n'a pas été seulement la plus brillante réunion de la saison, elle a été encore une démonstration internationale d'une assez haute portée, et comme telle elle devait trouver place ici.

Le Major-Général Averell n'est pas un de ces militaires improvisés tels que les milices volontaires des Etats-Unis en ont fourni beaucoup durant la dernière guerre ; c'est un militaire sérieux, un des brillants élèves de West Point, qui a conquis son grade à la pointe de son épée. Taille moyenne et bien décollée, jeune encore, teint blond, expression à la fois vive et sérieuse, rides horizontales au front : tel est en deux lignes le portrait de notre amphytrion de l'autre soir ; avec sa moustache et son impériale blondes, avec son élégant costume de cavalerie en drap bleu foncé et

bien galonné, on le prendrait aisément pour un des dignitaires de la marine française. Les hauts officiers de la garnison ont été remplis d'égards pour lui, à tel point que j'ai vu après le souper le Général Michel traverser avec lui bras dessus bras dessous la salle du bal; prémédité ou non, cet exemple donné par l'Administrateur de la Province à ses subordonnés doit être suffisant pour faire voir qu'on ne redoute pas partout à un égal degré les bonnes relations sociales et les affinités politiques qui peuvent s'établir entre nous et nos voisins.

La salle du souper, véritable merveille de goût tant pour le coup-d'œil que pour le coup de dent, a été le théâtre du triomphe des hommes, comme la salle de bal l'avait été de celui des dames. Après les santés officielles, celle de la Reine Victoria, proposée par le consul-général des Etats-Unis, celle du Président Johnson, proposée par le général Michel, le maire de Montréal fit en peu de mots l'éloge de l'illustre Washington et porta la santé du jour : A la mémoire de la naissance de Washington. Puis l'honorable Ls. Joseph Papineau, qui avait pris place à la table d'honneur, se leva et proposa la santé du Major-Général Averell, Consul-Général des Etats-Unis, en faisant un éloge mérité de sa vaillance. Dans le petit discours dont il accompagna cette santé, le vénérable orateur prit occasion de féliciter avec chaleur la nation américaine d'avoir extirpé de son sein la plaie hideuse de l'esclavage. La guerre civile, dit-il, vous a sans doute coûté bien du sang et bien des déchirements, mais laissez-moi vous dire que vous n'avez pas payé trop cher encore le bienfait de l'abolition de l'esclavage. Cette guerre vous a révélé à vous-même la puissance de vos ressources, et elle a fait l'étonnement du monde entier. Je fais des vœux sincères pour que la paix et le bon ordre fassent disparaître bientôt d'au milieu de vous les douloureuses traces que la guerre y a laissées.

En réponse, le Major-Général Averell dit qu'il était heureux de voir que l'Honorable L. J. Papineau, dont le nom est déjà historique et l'une des gloires du Canada, avait bien voulu honorer cette fête de sa présence, et porter sa santé en des termes aussi flatteurs. Il est fier de sa nationalité, et s'il était possible d'oublier sa patrie quand on en est éloigné, il aurait déjà cessé de se croire étranger parmi nous, tant il y a rencontré de sympathie et de points de contact. Le Canada est un pays de beaucoup de ressources, sa société est fort distinguée; il regrette que ses compatriotes ne le connaissent pas mieux; et il exprime le désir que de leur côté les Canadiens suivent avec attention la carrière que fournissent les Etats-Unis. Nos progrès, dit-il, peuvent vous paraître irréguliers, car il y a chez nous des gens qui marchent très-vite et d'autres dont le pas est embarrassé; mais avec quelle rapidité ces progrès ne s'accomplissent-ils pas! Les Etats-Unis et le Canada sont évidemment destinés à servir de guides au continent américain. Pour répondre à cette sublime mission, il est nécessaire que par un respect et des égards mutuels nous étouffions d'un commun accord toute querelle futile; et que, remplis d'une noble émulation, nous travaillions sans relâche à la grandeur et à la prospérité de nos deux pays.

S. LESAGE.